

# sommaire du n° 132, avril 2019

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris « Transferts »	
Patricia Dahan, Institution / destitution	6
Dominique Touchon Fingermann, L'agent double	10
Pascale Leray, L'analyste rebut de l'expérience	15
■ Les cartels de l'École	
Laurence Mazza-Poutet, <i>Lletraferits</i> ou le mariage mortel avec la machine	20
■ 1 <sup>re</sup> convention européenne de l'IF-EPFCL, 12-14 juillet 2019 « Le dire des exils »	
Ramon Miralpeix, De quelle patrie sommes-nous exilés ?	26
■ Entrée des artistes	
Gwénaëlle Dartige et Alexandre Faure, « Virilité abusive », Eddy de Pretto	29
■ Journées de travail	
Nadine Cordova, L'inconscient, son actualité, sa complexité	33
Frédéric Pellion, Fonction et champ de l'objet voix en langue des signes. Questions et hypothèses	43
■ Autre texte	
Adèle Jacquet-Lagrèze, <i>Ricercar della primavera</i> D'un langage « universel » à une écoute singularisante	52
■ Billet d'humeur	
Patrick Valas, Davidoff avec Lacan	58

Directeur de la publication

**Radu Turcanu**

Responsable de la rédaction

**Claire Duguet**

Comité éditorial

**Anne-France Chatiliez-Porge**

**Dominique-Alice Decelle**

**Éphémia Fatouros**

**Camilo Gomez**

**Sybille Guilhem**

**Laure Hermand-Schebat**

**Cristel Maisonnave**

**Patricia Martinez**

**Giselle Sanchez**

**Nathalie Tarbouriech**

**Jean-Luc Vallet**

**Lina Velez**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## Billet de la rédaction

Une étymologie, fantaisiste comme beaucoup d'étymologies mais signifiante comme toutes, fait venir le mois d'avril – *aprilis* en latin – du mot *aperire* – ouvrir. L'ouverture de l'inconscient n'est pas, on le sait, chose aisée ; et à peine est-il ouvert qu'il se referme. Que ce numéro d'avril nous donne donc à lire quelque chose de l'inconscient, dans une ouverture si fugace soit-elle !

Ce numéro s'ouvre sur trois textes issus de la séance du 14 février 2019 du séminaire École « Transferts », autour du thème de cette soirée : « Se laisser déchoir ». Patricia Dahan l'aborde sur le versant du transfert et de l'interprétation grâce à la notion de coupure et à ses implications topologiques. Dominique Touchon-Fingermann prolonge cette réflexion sur la place de l'analyste à travers le paradoxe de l'acte analytique qui à la fois soutient le transfert et en supporte la chute. Et Pascale Leray choisit pour parler de cette chute le terme de rebut que Lacan applique à l'analyste dans sa « Note italienne ».

Puis Laurence Mazza-Poutet nous emmène du côté de la littérature avec la nouvelle de Franz Kafka, *La Colonie pénitentiaire*, qu'elle met en lien avec le concept de la lettre chez Lacan, lettre qui ne va pas sans effets de jouissance.

En prélude à la 1<sup>re</sup> Convention européenne de l'IF-EPFCL, qui aura lieu à Paris du 12 au 14 juillet 2019 sur le thème « Le dire des exils », Ramon Miralpeix se demande de quelle patrie nous sommes exilés.

Deux textes ouvrent l'horizon de ce numéro à un domaine trop rarement lié à la psychanalyse : la musique. Le texte de Gwénaëlle Dartige et Alexandre Faure scrute le(s) sens de paroles mises en musique, en l'occurrence celles de la chanson *Kid* du rappeur Eddy de Pretto, qui a pour thème la virilité et vient questionner les clichés d'une telle notion. Adèle Jacquet-Lagrèze interroge quant à elle le langage musical dans ses points communs et ses dissemblances d'avec la parole.

Nous déambulons ensuite avec Nadine Cordova qui nous présente l'inconscient comme *réson* de la psychanalyse et souligne sa structure de béance, qui se repère tout particulièrement dans l'inconscient à ciel ouvert de la psychose. Puis Frédéric Pellion pose la question de ce qu'il en est de la pulsion invocante dans la langue des signes, en montrant l'étroite intrication des objets regard et voix.

Et c'est Patrick Valas, avec ces Culebras tressés (presque) tel un nœud borroméen, qui vient clore ce numéro par un court souvenir proustien et qui nous plonge pour notre plus grand bonheur dans un monde de volutes et de saveurs !

Il me reste à vous souhaiter une excellente dégustation de ce numéro printanier !

Laure Hermand-Schebat

# SÉMINAIRE EPFCL À PARIS

---

*Transferts*

Patricia Dahan

## Institution / destitution \*

Le thème de cette soirée oriente notre travail sur la question du transfert tel qu'il apparaît à la fin de l'analyse. L'intitulé de la soirée « Se laisser déchoir » nous interroge sur le rôle de l'analyste au moment où l'analysant décide d'arrêter son analyse. L'analyste aurait-il le choix de se laisser déchoir ou de ne pas se laisser déchoir, ou bien y aurait-il une logique de la fin du transfert articulée à la fin de l'analyse ?

Avant de nous intéresser à ce qui chute à la fin d'une analyse, et met fin au transfert, il faudrait commencer par ce qui se met en place au début.

Il n'y a pas de symétrie entre l'analysant et l'analyste par rapport au transfert. L'analysant qui va voir un analyste s'adresse à un sujet supposé savoir à qui il peut destiner sa demande. Le savoir que l'analysant lui suppose, l'analyste sait qu'il ne l'a pas, mais il sait aussi que la condition pour qu'un travail d'analyse puisse se faire, c'est que le transfert se mette en place, c'est-à-dire que, du côté de l'analysant, l'amour s'adresse au savoir. Du côté de l'analyste, il s'agit de causer le désir de l'analysant à déchiffrer les raisons de son mal-être. Dans le discours analytique, l'analyste est mis à la place du semblant comme objet *a* cause du désir.

L'analyse se poursuit jusqu'à ce que l'analysant fasse le deuil de l'objet auquel il a « enfin réduit <sup>1</sup> » l'analyste, dit Lacan dans « L'étourdit ». De là où il était en place de semblant d'objet pour causer le désir de l'analysant, l'analyste se trouve en fin d'analyse « réduit » à l'objet par l'analysant, d'où la notion de déchet souvent évoquée.

Dans ces conditions, l'analyste a-t-il le choix de sa chute ou est-ce la conséquence logique de la fin de l'analyse ?

Pour aborder la manière dont Lacan a théorisé la fin du transfert en rapport avec la fin de l'analyse, je voudrais souligner le lien qu'il fait en 1964 entre structure du sujet et structure du transfert, et mettre en parallèle la façon dont, plus tard dans « L'étourdit », il décrit le transfert à la fin de l'analyse. Je m'appuierai sur une similitude qui m'a frappée entre les

deux opérations de la constitution du sujet et les deux tours de la coupure dont Lacan parle dans « L'étourdit ».

Lacan définit le transfert dans *Le Séminaire, Livre XI*, comme la mise en acte, par l'expérience analytique, de la réalité de l'inconscient. De ce fait, il se réfère à la dialectique du sujet, pour montrer que la technique analytique doit tenir compte de la structure propre au sujet pour opérer dans le champ du transfert.

La structure propre au sujet dépend des deux opérations aliénéation/séparation. Dans la première opération, l'aliénéation, le sujet est divisé par le signifiant, c'est un moment de vacillation. La division qu'il rencontre dans cette opération est redoublée par la deuxième opération, l'opération de séparation, où le sujet reconnaît l'Autre comme un autre, et constate un manque à la fois chez lui-même et chez l'Autre.

Ce que le sujet rencontre dans l'opération de séparation, c'est autre chose qu'une réponse qui le comble, c'est un *Che vuoi* ? Au lieu d'une réponse à sa demande, il rencontre le désir de l'Autre, qui, comme son propre désir, est lié à un manque. Lacan a repéré dans la structure du sujet le rapport au manque auquel est associé le désir, pour en déduire la structure du transfert et y adapter la technique analytique. Il en conclut que le rôle de l'analyste n'est pas de gratifier, combler ou rassurer le patient, mais de faire émerger ce vers quoi s'oriente le désir de l'analysant, le détacher du désir de l'Autre.

Si en 1964 dans *Le Séminaire, Livre XI*, Lacan donne des indications sur la structure du transfert en rapport avec la structure du sujet, en 1972 dans « L'étourdit » il théorise la fin du transfert grâce, dit-il, à ce que « la topologie enseigne <sup>2</sup> ». D'un point de vue purement topologique, Lacan fait référence aux propriétés de la bande de Moëbius pour montrer que la « coupure définit la structure », comme il l'avait déjà indiqué dans le séminaire *L'Identification*. Et dans « L'étourdit » il précise que la bande de Moëbius est « la coupure même <sup>3</sup> ».

La bande de Moëbius détient cette propriété particulière d'être à la fois une surface qui unit en tout point un envers et un endroit, et « une pure coupure » puisque si on la découpe en son milieu, au lieu d'obtenir deux bandes de même nature, on obtient une seule bande biface. La coupure permet donc une transformation topologique. Ceci implique, comme le dit Lacan, que la coupure elle-même définit la structure de la bande de Moëbius en transformant sa surface.

Sur le plan de l'analyse, ce qui fait coupure, par l'interprétation, produit l'inconscient comme envers du discours. Lacan y fait référence dans

« Radiophonie », en disant que ce qui permet de voir qu'il y a un envers du discours c'est l'interprétation <sup>4</sup>, il peut ainsi conclure que la coupure de l'interprétation est ce qui met au jour la structure de l'inconscient.

Si dix ans avant « L'étourdit », dans le séminaire *L'Identification*, Lacan a pu montrer que la structure se définit à partir de la coupure, dans « L'étourdit » il se sert à nouveau de la bande de Moëbius pour montrer que, dans l'analyse, il y a une modification de la structure qui est liée au « nombre de tours <sup>5</sup> » de la coupure. Le « boucler double <sup>6</sup> », le double tour, produit un changement de structure, qui est différent de celui de la coupure simple. Avec le double tour, quelque chose chute à la fin de l'analyse. La fin de l'analyse est donc corrélative d'une modification de la structure.

Si on fait l'expérience de découper une bande de Moëbius, on voit que, si on découpe la bande sur une ligne médiane, on transforme en un tour cette bande, qui n'a qu'une seule face, où l'envers et l'endroit sont en continuité, en une bande biface. La deuxième opération consiste à tracer deux lignes à égale distance des bords de la bande de Moëbius. En découpant ces deux lignes, on est amené à faire deux fois le tour de la bande et on obtient une bande qui représente le sujet et une petite bande séparée, accrochée à la première, qui serait l'objet *a*. L'opération, qui dans l'analyse correspond à une coupure en double boucle de l'interprétation, sépare le sujet de l'objet.

Ce passage de « L'étourdit » où une coupure se redouble et produit un changement de structure qui marque la fin de l'analyse a eu pour moi une résonance avec ce que Lacan dit dans *Le Séminaire, Livre XI*, des deux opérations sur lesquelles se conclut la constitution du sujet – plus précisément, dans *La Logique du fantasme*, il montre que le résultat des deux opérations est l'objet *a* <sup>7</sup> –, et une résonance aussi avec l'expérience de ma propre analyse.

Je propose de faire un parallèle entre deux temps de la coupure – coupure simple, coupure en double boucle – et les deux temps de la constitution du sujet.

Une première interprétation, première coupure, fait apparaître l'inconscient, comme dans la première opération de constitution du sujet le sujet est séparé de lui-même, aliénation. Une deuxième interprétation, deuxième coupure, vient redoubler la première, un effet de séparation peut se produire et arrête la vacillation du sujet, comme dans l'opération de séparation. Cette coupure en double boucle sépare le sujet de l'objet.

Il y a eu dans mon analyse deux interprétations marquantes, deux coupures à plusieurs années d'intervalle. La deuxième interprétation est



venue réactiver quelque chose de la première pour produire un effet de sens qui a conduit à un virage dans l'analyse.

La première interprétation était de l'ordre du sens et a été entendue et acceptée sans que se produise aucun changement. La deuxième interprétation, longtemps après, était une interprétation équivoque, la répétition d'un signifiant sur les associations à propos d'un rêve, mais il aura fallu cette deuxième coupure pour que la première interprétation entendue bien longtemps avant, redoublée de la deuxième, permette un effet de transformation. Moment d'« exultation », pour utiliser le terme emprunté par Lacan à Balint, où s'éclairent des morceaux de mon histoire jusque-là restés obscurs.

Et il a fallu encore un peu de temps pour que l'analyse se termine.

Lacan nous a appris à raisonner en termes de structure, il se réfère à une logique où la fin du transfert est articulée à la fin de l'analyse. « L'analysant, dit-il dans "L'étourdit", ne termine qu'à faire de l'objet *a* le représentant de la représentation de son analyste. C'est donc autant que son deuil dure de l'objet *a* auquel il l'a enfin réduit, que le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement. [...] Puis le deuil s'achève <sup>8</sup>. »

*Mots-clés : transfert, coupure, interprétation.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « Transferts » à Paris le 14 février 2019.

1. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 487.

2. ↑ *Ibid.*, p. 485.

3. ↑ *Ibid.*, p. 470.

4. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 418.

5. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 485.

6. ↑ *Ibid.*

7. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1966.

8. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 487.

## Dominique Touchon Fingermann

### L'agent double \*

« Celui qui, fantasmatiquement, avec le psychanalysant, joue la partie au regard du sujet supposé savoir, à savoir : l'analyste, c'est celui-là l'analyste, qui vient au terme de l'analyse à supporter de n'être plus rien que ce reste. Ce reste de la chose chue, qui s'appelle l'objet *a*. »

J. Lacan <sup>1</sup>

*L'analyste ne fait pas grand-chose. Il fait l'objet a ; encore faut-il, chemin faisant, se rendre à l'évidence de sa déchéance. Ça tombe, sous le sens, c'est de structure. Encore faut-il tomber sur un analyste disposé à en faire les frais.* Tel était l'argument proposé pour ce séminaire de l'EPFCL qui nous convoquait avec cette charade : « (se) laisser déchoir ».

Dans le bridge analytique on en voit de toutes les couleurs ! Pluriel du transfert au gré du discours et de ses différentes tournures.

Réponse... unique de l'analyste qui mettra le transfert et ses stratégies dans tous ses états afin de ne pas céder sur la politique, qui devrait signer sa liquidation et la fin de l'analyse.

Réponse unique de l'acte, mais pas moins paradoxale : soutenir la structure et la fonction que le transfert met en œuvre, tout en produisant sa fin, sa chute ; d'où mon titre : l'agent double. C'est bien ce que Lacan indique comme le « paradoxe de l'acte psychanalytique <sup>2</sup> » et que l'épigraphe ci-dessus explicite.

Le mésusage de cette duplicité de l'analyste peut donner rendez-vous aux débilés ou aux canailles, à moins qu'elle ne serve l'éthique du bien-dire, soit celle du dire de l'Un où peut conduire le lien analytique, c'est-à-dire le transfert et son maniement. (C'est un lien qui mène à l'Un, mais un Un qui peut faire lien.)

L'éthique, qui relève de la fin de l'analyse et de l'acte qui la détermine, a pu s'énoncer diversement au cours de l'enseignement de Lacan, du « ne pas céder sur le désir » (1960) au « donner satisfaction aux cas d'urgence »

(1976) ; formulations distinctes mais qui d'une façon ou d'une autre paraissent maintenir l'espoir de lendemains qui chantent.

C'est, toutefois, un autre déchant que Lacan nous fait entendre : déchet, déchu, déchoir, qui résonne avec chute, rejet, reste, deuil, abjection, évacuation, etc. On y entend le passage obligé dans le parcours analytique par une « position dépressive » contemporaine de la « destitution subjective », ce dont Lacan nous prévient dans la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École » : « N'est-ce pas là assez pour semer la panique, l'horreur, la malédiction, voire l'attentat ? En tout cas justifier les aversions préjudiciables à l'entrée dans la psychanalyse <sup>3</sup> ? »

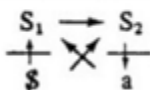
### On n'a pas le choix, l'objet choit, en effet

Effet de la structure du signifiant, il tombe.

La structure fait de l'effet : de l'espoir de transfert, croyance en un Autre qui répondrait de l'être en mal d'identité, de l'amour inconditionnel de la vérité, à la production de l'objet dont on n'a pas idée, mais qui s'habille aux couleurs de la pulsion.

Si la fonction du sujet supposé savoir est le *pivot* du transfert, c'est parce que ce transfert de savoir, dans le dispositif de la règle fondamentale, permet la bascule d'un côté à l'autre de la structure par ce qu'elle-même y produit.

#### Discours du Maître



Le discours du maître propose une écriture de ce transfert de la structure du signifiant. L'objet *a*, « cette perte dans l'identité qui s'appelle à proprement parler l'objet *a* <sup>4</sup> », est ce qui reste, choit logiquement de la série des signifiants, mettant ainsi en évidence l'impasse propre du signifiant, sa « profonde insuffisance logique <sup>5</sup> ».

L'objet tombe sous le sens, c'est logique, le sujet supposé savoir mis en fonction le suscite, le produit. Ce n'est pas pathétique, c'est la logique de la structure du signifiant qui produit ce reste, une perte ; c'est le *pathos* de la névrose qui interprète ce reste hors norme et hors sens comme manque-à-être, déchet, « excrément de la relation subjective <sup>6</sup> », abjection, etc., tel qu'il revêt ce vide essentiel, à la mesure du manque de l'Autre qu'il instaure comme désir.

De par son invitation au dire, et de par l'adresse de la parole qu'il garantit ainsi, l'analyste suscite le savoir supposé, autant que l'objet qui fait obstacle à sa subjectivation ; c'est ainsi qu'il incarne l'objet produit par la chute du savoir (« il ne fait pas grand-chose ») : « L'objet *a* en personne, c'est-à-dire cette position dans laquelle on ne peut même pas dire que se porte le psychanalyste, il y est porté par son analysant <sup>7</sup>. »

### (Se) laisser déchoir

Que dire maintenant de ce (se) laisser déchoir, titre de notre interrogation d'aujourd'hui ? (Se) laisser déchoir évoque le maniement du transfert par l'analyste, que nous traduisons comme un maniement de l'objet *a*.

Cependant, si Lacan va jusqu'à parler de « manœuvre », et même de « manipulation » dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*, et si cela signale que sans « l'intervention sur le transfert » il n'y a pas d'analyse, alors le traitement du transfert qu'on attend de l'analyste ne doit rien à sa subjectivité, comme l'expression « se laisser déchoir » pourrait le laisser supposer. En effet, c'est « l'objet [qui] est actif, et le sujet subverti <sup>8</sup>. »

« Si l'analyste essaye d'occuper cette place en haut à gauche qui détermine son discours, c'est justement de n'être absolument pas là pour lui-même. C'est là où c'était le plus-de-jouir, le jouir de l'autre, que moi, en tant que je profère l'acte psychanalytique, je dois venir <sup>9</sup>. »

Quand on évoque le maniement de l'objet, en réponse, en objection au sujet supposé savoir, c'est pour indiquer « l'installation » d'un analyste dans la structure du sujet analysant, transférée dans/par le dispositif de parole ; il y prend position logique, celle que le fameux « semblant d'objet » vient indiquer. Se tenir en place de cet objet que la logique du signifiant produit comme chute, pour en faire l'agent de son discours, est une responsabilité, éthique donc, une position à quoi l'analyse de l'analyste le dispose.

En effet, il s'agit d'un renversement, occasionné depuis le pivot du sujet supposé savoir ; l'analyste ne donne pas la réplique, ne correspond pas à l'objet produit selon un calcul de jouissance, à l'effaçon du manque de l'Autre : *motus* donc.

L'acte de l'analyste lie autrement ce « se laisser déchoir », à se faire le représentant de la représentation de l'objet chu : il élève le déchet à la dignité de cause, d'un dire qui cause. L'acte s'esquive de la place d'objet produit/effet, déplace l'objet en position de cause. Là où l'analysant le mettait au lieu du « tu », il se déplace au lieu du « taire ».

« Se taire, ne rien voir, ne rien entendre... N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange, à condition qu'on reconnaisse le sens qu'en prennent alors ces commandements, d'en voir l'analogue dans la position de l'analyste <sup>10</sup> ? »

Du discours de l'analyste procède cette réponse au transfert qui constitue une chance pour l'analysant : « Se taire, ne rien voir, ne rien entendre », au lieu même du transfert de la réalité sexuelle de l'inconscient, faire semblant de l'objet qui manque fondamentalement, *motus*, entreprêt de perte pure, donc. Le dire de l'interprétation, sous ses formes « tu l'as dit » ou « ce n'est pas ça » (que cela relève de l'apophantique ou du dire que non), répercute le dire de la demande, en mettant le « c'est pas ça » à l'endroit de l'agent : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que : c'est pas ça <sup>11</sup>. »

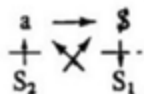
### Du pire au dire

Du p'tit bonheur de l'association libre à la chance d'une réponse d'analyste à la hauteur de l'objet, le transfert se déplace de signifiant en signifiant à la recherche d'un signe de jouissance. La fonction/fiction de sujet supposé savoir a beau faire série, elle n'y trouve que la répétition de sa perte. Le fantasme pouvait s'en faire une raison (la raison d'une série), l'analyse peut y démontrer sa limite, celle qui ex-siste à tous ses dits : le comble d'un savoir sans sujet qui n'espère plus d'Autre pour se faire savoir mais peut prêter à dire.

Le maniement du transfert peut donc mener au renversement du pire au dire, et donner à l'objet déchu une autre *raison* <sup>12</sup> : « À quoi peut s'accrocher ce qui va grâce à nous naître de dire <sup>13</sup>. »

Ce savoir-faire de l'analyste, « pour être digne du transfert », dépend de la position de l'inconscient en bonne place, c'est là le secret de son discours. L'analyste « se supporte » de ce savoir fondamentalement insu, mis à la place de la vérité : « Pour représenter cet effet que je désigne de l'objet *petit a*, pour nous faire à ce *désêtre* d'être le support, le déchet, l'abjection à quoi peut s'accrocher ce qui va grâce à nous naître de dire, de dire qui soit interprétant, j'invite l'analyste, pour être digne du transfert, à se supporter de ce savoir qui peut, d'être à la place de la vérité, s'interroger comme tel sur ce qu'il en est depuis toujours de la structure des savoirs <sup>14</sup>. »

#### Discours de l'Analyste



« Savoir être un rebut » n'est donc pas une fin en soi, c'est ce qui permet ce rebondissement inouï du pire au dire. C'est ce qu'énonce Lacan dans son verdict de la « Note italienne » : « Dès lors il sait être un rebut. [...] S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance <sup>15</sup>. »

Être porté à l'enthousiasme ouvre une séquence sémantique en ce qui concerne les destins du transfert d'une autre tonalité que la série savoir être rebut, déchet, abjection, etc. Ce savoir-là conditionne cependant ce nouveau chapitre : un nouvel amour, un amour plus digne, la fraternité du dire, l'enthousiasme, l'exaltation, la satisfaction...

Notre expérience de la psychanalyse nous permet-elle de témoigner des échos de tels remaniements analytiques du transfert ?

*Mots-clés : structure, objet, logique, éthique.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « Transferts » à Paris le 14 février 2019.

1. ↑ J. Lacan, « L'acte analytique », séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1968.
2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 344.
3. ↑ J. Lacan, Première version de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, Annexe, p. 584.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 21.
5. ↑ *Ibid.*, p. 276.
6. ↑ *Ibid.*, p. 317.
7. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972.
8. ↑ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 332.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 59.
10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 350-351.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 82.
12. ↑ F. Ponge, *Pour un Malherbe*, Paris, Gallimard, 1965, p. 57.
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 235.
14. ↑ *Ibid.*, p. 235
15. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 309.

## Pascale Leray

### L'analyste rebut de l'expérience \*

La question qui nous réunit ce soir, « se laisser déchoir », m'a incitée à reprendre cette notion du rebut avec laquelle Lacan va qualifier l'analyste, en 1973 dans sa Note italienne. Ce terme de rebut amène incontestablement un souffle nouveau pour situer le désir de l'analyste en tant qu'il fait sa position lui permettant d'occuper la place de semblant d'objet *a* dans l'espace du transfert. Si le terme de rebut évoque pour une part ce qui aura à déchoir à la fin de l'analyse, l'analyste en tant que rebut est lié à ce que Lacan convoque alors comme *désir de savoir* pour qualifier le désir qui anime l'analyste. Et c'est là qu'il ajoute que l'analyste doit alors en être porté à l'enthousiasme, au point de faire de cet affect une condition pour qu'il y ait de l'analyste.

Ainsi que Lacan l'avance dans sa Note italienne, cette position de rebut s'applique d'abord à celui qui est produit comme analyste par la fin de son analyse, lorsque émerge pour lui ce désir de savoir, gagné sur l'horreur de savoir, la sienne, qui le sépare radicalement d'une humanité qui ne le désire pas, ce savoir, et c'est cela même qui lui ouvre alors la voie de se faire l'agent du discours analytique, soutenant un nouveau type de lien social.

Mais elle s'applique aussi à l'analyste dans son acte devant être intrinsèquement lié avec le fait de *se savoir être un rebut*, de se vouer en chaque cas à être le support de ce déchet de la structure, impossible à résorber, et qui comme tel lui vient de son analyse, lorsqu'il a pu prendre pour cause de son désir le savoir impliquant cette abjection. Se savoir rebut vient de cette expérience du savoir issu de la destitution subjective, savoir lié à la passe.

J'ajouterai enfin cette dernière façon de considérer l'analyste en tant que rebut, lorsqu'il se retrouve en position de ce reste rejeté à la fin du processus, alors que prend fin le transfert analytique pour son analysant. Là, on touche à ce à quoi l'analyste se sait destiné, à ce que son analysant ne lui épargnera pas et que seul son désir spécifique soutient : « Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est ce désêtre dont il est affecté comme du terme à assigner à chaque psychanalyse <sup>1</sup> », nous dit Lacan.

Afin d'éclaircir cette question du rebut en acte, je vous propose de distinguer deux temps qui participent de ce qui déchoit du côté de l'analyste. Ils correspondent à deux effets résolutifs de l'impasse transférentielle du côté de l'analysant, effets qui ne se recouvrent pas et qui sont partie prenante de l'analyse accomplie.

Le premier effet, premier *a-bord* vers la fin et souvent long à advenir dans l'analyse, est celui où l'analyste est amené à déchoir de la place d'objet agalmatique qu'il occupait dans le transfert pour son analysant, impliquant le sujet supposé savoir en fonction. Cette dimension de l'analyste pris comme objet transférentiel par l'analysant n'est ici pensable qu'à partir de celle que soutient l'analyste en position de semblant d'objet *a*, d'objet cause du désir. Cette place de semblant d'objet *a* à laquelle se tient l'analyste est celle dans laquelle l'analysant va pouvoir loger l'objet de son fantasme. L'analyste supporte ce semblant d'objet dans lequel l'analysant va mettre de l'être, cet être qui suscite la quête de son désir, auquel il prête le savoir qui lui manque, avec la jouissance qui s'y rattache. C'est ce par quoi passe la construction du fantasme dans l'analyse. Mais c'est aussi de cette place de semblant d'objet *a* que l'acte de l'analyste peut se produire en tant qu'il vise le réel.

Cet acte est celui d'un dire qui fait coupure, interrompt la chaîne signifiante en provoquant la découpe des signifiants indexant la jouissance logée dans cet objet du fantasme, pour y faire surgir l'objet *a* en tant qu'il est au bout du compte manque irrémédiable. La réitération de ces coupures résultant de la façon dont l'analyste manie la présence de l'objet *a* participe de l'advenue de ce temps non programmable et pourtant logique où vient à chavirer pour l'analysant l'assurance du fantasme, en même temps que chute le sujet supposé savoir.

C'est l'instant de traversée du fantasme comme fenêtre sur le réel, à partir de quoi, nous dit Lacan, « ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre <sup>2</sup> » et qu'« en ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir <sup>3</sup> ».

Cet être transférentiel reporté sur l'analyste est renvoyé au *désêtre*, désêtre qui fait déchoir l'être mis dans l'analyste, désêtre que l'analyste a alors à soutenir pour permettre à l'analyse d'aller à sa conclusion. Nous ne sommes donc pas encore au moment où l'analyste a à déchoir comme rebut de l'opération lorsqu'il ne sert plus à rien et que l'analysant le quitte.

Le désêtre de l'analyste est ce qui réduit l'analyste à l'objet *a*, cause du désir pour son analysant, objet qui n'a pas d'être, dont la seule consistance est logique. Du côté de l'analysant un effet de savoir se produit ; il se



révèle au sujet que ce qui soutenait son désir venait de ce qui assurait sa jouissance dans le fantasme. Ce qui a entraîné le désêtre de l'analyste est ce qui vient à produire une mutation du désir du côté de l'analysant, laquelle passe par une perte de jouissance, celle qui était inhérente à ce qui se jouissait de l'être dans son fantasme. Si le désir de l'analyste se dégage pour l'analysant dans cette passe par l'objet *a*, où vient à déconsister l'objet supporté par l'analyste, cela n'équivaut pourtant pas à la fin de l'analyse, telle que Lacan la conçoit avec le rebut en 1973. Cela se traduit cliniquement par ce qu'évoque Lacan à maintes reprises concernant ce moment de l'expérience, que ce soit en 1967 lorsqu'il dit : « La paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe <sup>4</sup> », ou en 1972, dans « L'étourdit », à propos de ce temps de deuil de l'analyste comme objet *a* qui « persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement <sup>5</sup>. »

C'est là qu'intervient le deuxième temps lié aux effets du désêtre de l'analyste pour l'analysant. Si l'analyste ne saurait relancer après la chute du sujet supposé savoir le déchiffrage de l'inconscient, il est à ce niveau de l'expérience réduit pour son analysant à cette cause qui ne cesse d'activer dans ces derniers temps de l'analyse l'abord de l'impossible dans ses différentes conséquences. Cet abord concerne le savoir de ce qui fait dans l'inconscient le réel réfractaire à la vérité. Dans la Note italienne, Lacan nous donne, ce réel, ce qui en fait le centre : « Le savoir en jeu, nous dit-il, [...] quand on a le sens de l'épuration : c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel, de rapport j'entends, qui puisse se mettre en écriture <sup>6</sup>. »

« [...] démontrer que ce rapport est impossible à écrire » fait que « ce savoir n'est pas du tout cuit <sup>7</sup>. » C'est bien là qu'une analyse doit pouvoir arriver à produire quelque chose d'inédit dans l'analyse. Elle le fait avec le dire de ce qui vient à s'écrire et qui fait le ressort de l'invention modeste propre à chaque analyse aboutie. Ce dire vient de l'abord de cette inexistence du fâcheux rapport. Ce dire de l'Un tout seul va alors avec un désir qui prend pour cause ce savoir. Passé le deuil de l'objet *a*, le nouvel analyste sait être ce rebut en le faisant servir pour d'autres dans la mesure où il a un aperçu assuré de ce sur quoi repose l'illusion du bonheur à laquelle aspire l'humanité. Le réaliser, s'en extraire, peut le porter à l'enthousiasme.


Il peut alors quitter son analyste, qui déchoit en tant que reste du désêtre.









On peut saisir pourquoi Lacan a pu faire cette comparaison entre l'analyste et le saint : « Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que

la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir. C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure<sup>8</sup>. » L'analyste *décharité* en position d'objet *a*, en opérant dans l'analyse par soustraction de jouissance. À l'instar du saint, l'analyste dans son acte est le rebut de la jouissance.

*Mots-clés : rebut, objet a, désêtre, désir de savoir.*

---

\*  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts » à Paris le 14 février 2019.

1.  J. Lacan, « Discours à l'École Freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 273.
2.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 254.
3.  *Ibid.*
4.  *Ibid.*
5.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 487.
6.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 310.
7.  *Ibid.*
8.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 519-520.

# LES CARTELS DE L'ÉCOLE

---

## Laurence Mazza-Poutet

### *Lletraferits* ou le mariage mortel avec la machine \*

*Lletraferits* est un mot catalan qui signifie : blessé par la lettre. Un tel mot n'existe qu'en catalan, cette trouvaille fait écho à la fois à un texte de Kafka et au concept de la lettre tel que Lacan a pu le développer.

Dans un lieu et une époque inconnus, un journaliste visite une colonie pénitentiaire. Un officier lui présente alors une curieuse machine à écrire – cette machine est un personnage central –, invention de l'ancien commandant cruel, mort à ce jour. Vous aurez peut-être reconnu le thème de *La Colonie pénitentiaire* de Franz Kafka. Cet appareil est composé de trois parties : le lit, la herse et la dessinatrice. On allonge le condamné sur le lit, tout nu, et l'appareil écrit sur son dos la sentence du jugement. Le condamné ne connaît pas la sentence, « il va la découvrir dans sa chair <sup>1</sup> », il ne sait pas plus les raisons de sa condamnation, parce qu'il n'y a pas eu de procès. L'officier précise : « La faute est toujours hors de doute <sup>2</sup>. » Cette écriture à même la chair ne doit pas tuer sur le coup mais en une douzaine d'heures : « Pendant les six premières heures le condamné continue à vivre à peu près comme par le passé, mais il souffre [...] Mais quelle paix s'établit dans l'homme à la sixième heure ! L'esprit vient aux plus stupides, cela commence autour des yeux et s'étend alentour, *un spectacle qui pourrait vous amener à vous coucher vous-même sous la herse* [...] Notre homme déchiffre maintenant avec ses plaies [...] On peut recueillir *l'expression d'extase sur le visage du torturé* <sup>3</sup> » – véritable discours sur la jouissance de l'Autre.

L'officier possède le livre sur lequel sont écrites les sentences de la main même de l'ancien commandant. Cet officier qui présente la machine au voyageur a voué sa vie à poursuivre l'œuvre du commandant précédent, et, contre l'avis du nouveau, demande au voyageur d'intercéder en sa faveur pour pouvoir continuer à perpétuer cette œuvre : en fait, l'officier lui demande ni plus ni moins que de jouir lui aussi du spectacle. Devant son refus horrifié – car la jouissance ne se partage pas –, l'officier, dont on ne sait pas le nom, ayant perdu sa raison de vivre, s'allonge sous la herse et la machine devenue folle l'embroche sans autre forme de procès. Du secret de

l'extase et de la jouissance qu'il croyait lire sur le visage des suppliciés, rien ne lui sera révélé. L'écriture tue. C'est la lettre comme « ravinement <sup>4</sup> » ; les effets de la lettre sont de jouissance, comme le montre Kafka.

La loi s'écrit sur le corps du condamné indiquant là où il a péché, si j'ose dire, autrement dit nommant sa jouissance. Comme le disait Corinne Philippe, « on est imprimé par sa jouissance <sup>5</sup> ». La nouvelle de Kafka montre que, si le sujet ne peut pas repérer sa jouissance, ni sa culpabilité, elle peut en revanche être repérée par l'autre, comme le manifeste le malaise patent du voyageur journaliste qui perçoit bien la dimension jouissive du discours de l'officier. La cure analytique permet parfois de lire ce qui était jusque-là resté illisible pour un sujet.

### Quelques remarques sur la nouvelle de Kafka

Dans cette colonie il n'y a pas de femmes, elles sont la bête noire de l'officier. Elles s'infiltrèrent dans les décisions du nouveau commandant, ainsi, « naît une tendance à la douceur <sup>6</sup> » : elles ont de la compassion pour les condamnés.

Le livre des sentences, écrit de la main même de l'ancien commandant, est qualifié par l'officier d'objet le plus précieux ; je signale au passage que l'officier, pour se protéger de la chaleur, a glissé deux mouchoirs de dame dans le col de sa vareuse : la possession du livre, comme la lettre du conte de Poe, le féminiserait-elle ?

Quant à l'ancien commandant enterré dans la maison de thé, on peut lire son épitaphe : « Croyez et attendez <sup>7</sup> », une prophétie qui annonce qu'au bout d'un temps donné, le commandant ressuscitera et conduira ses adeptes à la reconquête de la colonie. J'y reviendrai.

### Les machines célibataires

La machine à écrire de la colonie pénitentiaire est une machine célibataire. C'est ainsi que Marcel Duchamp qualifiait son œuvre *Le Grand Verre ou La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*. L'absence de femmes dans la nouvelle donne le ton du célibat. La machine célibataire est une espèce de grand Moloch – Moloch est une divinité dont le culte était pratiqué dans la région de Canaan, selon la tradition biblique ; elle apparaît dans un contexte lié à des sacrifices d'enfants –, elle tue son marié qui s'est mis à nu tout seul. La machine de Duchamp comme celle de Kafka sont « des machines érotiques [...] Une telle représentation de l'amour ne se conçoit pas sans l'action cachée d'une atroce négation de l'amour <sup>8</sup>. » « Ces machines affirment tout à la fois la puissance de l'érotisme et sa négation, la

puissance de la mort et de l'immortalité, du supplice et du *wonderland*. Le refus de la femme et de la procréation », écrit encore M. Carrouges dans le numéro 59 de *L'Arc* <sup>9</sup>.

L'ancien commandant était en même temps « soldat, juge, technicien, chimiste, dessinateur <sup>10</sup> », prototype d'une sorte de père hors castration, représentant d'une loi folle qu'il incarnait avec les « effets ravageants <sup>11</sup> » que l'on sait, un père jouisseur increvable. On connaît les démêlés de Kafka avec son père et l'omniprésence de la loi incompréhensible et folle dans ses romans les plus célèbres.

Les interprétations de ce conte sont multiples : politique, psychanalytique, les rapports de Kafka à son père et au judaïsme, etc. L'interprétation religieuse est suggérée par les mots de Kafka : « adeptes », « croyants », la machine peut apparaître comme un autel. Pour Carrouges, l'officier abolit les sacrifices en se faisant volontairement mettre à mort, on pourrait voir ici une transposition du sacrifice du Christ sur le calvaire, et l'ancien commandant apparaîtrait comme le symbole du Jéhovah de l'Ancien Testament : la nouvelle alliance à la place de l'ancienne, « une interprétation judaïque du sacrifice du Christ, puisque pour l'ensemble du peuple juif la mort du Christ n'a pas apporté le salut mais la ruine du temple <sup>12</sup>. »

Cette interprétation me semble un contresens, car l'officier ne se suicide pas pour que ça s'arrête, puisqu'il regrette que cela ne se poursuive pas, il a voué sa vie à cette tâche. En fait, il cherche pour lui la même extase que celle qu'il a cru voir chez l'autre. Au fond, il livre son corps à la machine dans une étreinte mortelle, véritable rapport sexuel, pour que s'écrive ce « sois juste », nouvelle forme de la maxime qui « s'autorise de l'impératif de la loi morale <sup>13</sup>. » On pourrait presque ajouter que, du temps de l'ancien commandant, la maxime sadienne de « Kant avec Sade », « J'ai le droit de jouir de ton corps <sup>14</sup> », s'est transformée en « J'ai le droit d'écrire sur ton corps ». L'application de la loi à la lettre – quel que soit le contexte politique ou religieux – est une folie, elle est de l'ordre de la dictature ; ce texte est d'une modernité étonnante.

Ainsi, je propose une lecture plus juive que celle de Carrouges. Certes, on passe du sacrifice humain à son abolition par le nouveau commandant, or il y a dans la Genèse un récit qui marque l'arrêt des sacrifices humains et l'humanisation de la loi, c'est le sacrifice d'Isaac : Dieu arrête la main d'Abraham, qui sacrifiera le bélier primordial <sup>15</sup> en lieu et place de son fils, sacrifice de jouissance. La nouvelle loi juive abolit le sacrifice humain et met un point d'arrêt à sa jouissance, qui dès lors ne cesse pas de ne pas s'écrire. L'officier, en s'étendant sur la couche de la machine, fait exister un

rapport sexuel monstrueux. Dans la nouvelle de Kafka, on pourrait jouer avec les modalités de Lacan : « ça cesse, de s'écrire » – la machine décède – et du coup « ça cesse de s'écrire », pour qu'ensuite « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire », formule du rapport sexuel impossible à écrire. De ce fait, l'impossible redevient possible : formule de la castration ?

Dans le *Séminaire XI*, Lacan aborde la question de la libido et de son incarnation dans le corps par le tatouage et la scarification <sup>16</sup>, il dénote leur fonction érotique. Quelque chose s'écrit donc à la surface de la peau, surface d'inscription, mais peut-on lire ce qui s'écrit ainsi ?


Si on suit Lacan, le phénomène psychosomatique – qui est une incidence du signifiant sur le corps – est une monstration, ce sont des traces écrites sur le corps, « mais nous ne savons pas les lire. Il faudrait dire ici quelque chose qui introduirait la notion d'écrit dans le corps, quelque chose qui est donné comme une énigme <sup>17</sup>. » La lettre comme pas à lire, ininterprétable, est qualifiée – dans la conférence à Genève – de hiéroglyphe. La lettre est comme une rupture du semblant vers le réel dans lequel elle creuse son sillon ; dans ce sillon, la lettre vient fixer la jouissance.





















Ce texte avec sa « machine célibataire » nous dit quelque chose de la jouissance autiste du sujet, jouissance qui ne se partage pas et dont il ne sait rien. Il n'y a pas de complémentarité des jouissances entre hommes et femmes, autre façon de dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. C'est l'amour qui supplée à ce « il n'y a pas », c'est ce qui permet à « la jouissance de condescendre au désir <sup>18</sup> », avec la dimension de contingence que cela comprend.

Georges Didi-Huberman termine ainsi un texte qu'il a consacré à un phénomène curieux, la dermographie (la peau est si réactive qu'on peut écrire sur elle juste en l'effleurant) : « Tu saigneras là où j'écris, tu saigneras sur la lettre même de ton nom – ou de mon nom, peu importe à présent. Car ce nom, quel qu'il soit, sera ta sentence, ton intime vérité et ton intime torture, pas moins attentionnée, insistante, que celle de *La colonie pénitentiaire* <sup>19</sup>. » Véritable nom de jouissance. Mais ce nom est un savoir insu du sujet, comme pour l'esclave messager qui porte tatoué « sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort », mais dont il ne connaît « ni le sens ni le texte, ni en quelle langue il est écrit, ni même qu'on l'a tatoué sur son cuir, rasé pendant qu'il dormait <sup>20</sup> », petit frère du condamné de la colonie.

*Mots-clés : lettre, écriture, corps.*


---

\*  Intervention au séminaire de Pau animé par le cartel « Entre ce qui se dit, ce qui se lit et ce qui s'écrit », 2018.

1.  F. Kafka, *La Colonie pénitentiaire et autres récits*, (1919), Paris, Gallimard, 1972.
2.  *Ibid.*
3.  *Ibid.*
4.  J. Lacan, « Litureterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 17.
5.  C. Philippe, « Psychanalyse et topologie : premier tour », *Mensuel*, n° 129, Paris, EPFCL, janvier 2019.
6.  *Ibid.*, p. 57.
7.  F. Kafka, *La Colonie pénitentiaire et autres récits*, *op. cit.*, p. 81.
8.  M. Carrouges, « Marcel Duchamp », *L'Arc*, n° 59, Paris, Revue L'Arc, 1974.
9.  *Ibid.*
10.  F. Kafka, *La Colonie pénitentiaire et autres récits*, *op. cit.*, p. 42.
11.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », (1958), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 579.
12.  M. Carrouges, *Les Machines célibataires*, Paris, Chêne, 1976.
13.  J. Lacan, « Kant avec Sade », (1962), dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 769.
14.  *Ibid.*, p. 768.
15.  B. Nominé, « Une voix s'incorpore », *Champ lacanien*, n° 5, EPFCL, juin 2007, p. 64.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 187.
17.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », (1975), *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, Paris, Buchet-Chastel, 1985, p. 5-23.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 209.
19.  G. Didi-Huberman, dans *L'Âne, Le Magazine freudien*, n° 19, Paris, Seuil, 1984.
20.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », (1960), dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 803.



# 1<sup>RE</sup> CONVENTION EUROPÉENNE DE L'IF-EPFCL, 12-14 JUILLET 2019

---

*Le dire des exils*

## Ramon Miralpeix

### De quelle patrie sommes-nous exilés ?

Le dire des exils est un dire qui peut passer par certains dires que l'on écoute, un dire qui se dit et se lit, un dire qui est montré et ressenti, un dire qui marque. Les dires sont particuliers, ainsi que le terme « les exils », au pluriel, l'atteste. Pour certains, « l'expulsion » de sa patrie constituera le noyau traumatique – peut-être plus que le noyau, une enveloppe symptomatique, traversée en partie par les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire – de son identité/identification. Ainsi, peut-être que l'exil les définit, à l'instar des Rohingyas expulsés de Birmanie. Pour d'autres, l'émigration volontaire mais forcée – n'est-elle pas une forme d'exil ? – à la recherche d'un Eldorado représenterait la rencontre avec une nouvelle patrie (comme c'est le cas de toutes les patries américaines) – même si, parfois, plus d'une génération est nécessaire.

Nous pouvons définir la patrie comme le cadre dans lequel les liens du sujet sont nés et se sont développés avec l'Autre ; ici, le territoire n'indique que l'espace nécessaire pour ce cadre, car, comme le disent certains poètes et écrivains, la langue est la patrie. C'est dans le même champ de la langue, champ dans lequel se joue la constitution du sujet et du parlêtre à différents niveaux, que l'on retrouve les traces de certains premiers exils : de *lalangue* à la langue maternelle, et de la langue maternelle à celle réglée par l'Autre social (en particulier pour l'apprentissage de l'écriture et de la grammaire). Peut-être que d'autres langues viendront plus tard à la place de celle-ci.

Alors, tous exilés. Cependant, le fait de l'exil, de l'expérience d'être arraché du champ dans lequel on est comme les autres – dans lequel on est inclus dans un « nous » – et d'être réduit à un trait par lequel il faut être exclu de ce « nous » pour faire partie « du reste », situe ce « on » à la place de l'objet de déchet, de *kakon*.

Le trait peut être n'importe quoi, une couleur, une foi, une « orientation sexuelle »... Ensuite, ce trait est entouré de tout ce qui perturbe la constitution d'un Un social compact et il catalyse sur soi toutes les causes

du mal qu'il faut extraire pour donner de la compacité à cet Un. Il s'agit d'une extraction « nécessaire » pour fermer un ensemble.

Cette opération ne s'arrête pas... et la preuve en est que ce sont souvent ceux qui ont été des immigrés et qui réalisent une certaine insertion sociale dans une nouvelle patrie qui luttent ensuite avec acharnement contre les nouvelles demandes d'entrée. On trouve chez chacun, non seulement l'exilé, mais aussi celui qui exile, « exiliador ». Au niveau politique et social, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au mur que Trump veut ériger pour empêcher l'entrée d'un plus grand nombre d'immigrants, l'Europe se « protège » aussi, se ferme et fait de la *Mare Nostrum* une *Mare Mortum*. Et chacun cherche ses raisons pour rejeter un autre non subjectivé, identifié au trait qui est signe de ce qui peut nous détruire.


Revenons à l'exilé : son dire peut voiler ou dévoiler le sens pathétique des exils de structure, et le choix de l'une ou l'autre de ces possibilités va moduler une analyse, le cas échéant.

Pour finir, le poète a déclaré : « Qui perd les origines, perd l'identité <sup>1</sup>. » Peut-être que l'origine n'est pas ce qui a été perdu mais la perte. Si tel est le cas, le lieu-trou qui crée cette perte peut éventuellement accueillir la rencontre et ainsi obtenir une autre identité.

*Traduit de l'espagnol par Camilo Gomez*

*Mots-clés : exil/structure, exil/contingence, Un social, reste.*

---

1.  « Qui perd els orígens perd identitat », extrait du poème « Jo vinc d'un silenci » du poète catalan Raimon.

## ENTRÉE DES ARTISTES

---

## Gwénaëlle Dartige et Alexandre Faure

### « Virilité abusive », Eddy de Pretto \*

*Kid* sonne juste.

Pour autant, qu'est-ce qui en fait une œuvre résonnant au-delà du poème *If*<sup>1</sup> de Rudyard Kipling ? Anaphore de fin, pourrions-nous répondre, qui se scande d'un « Mais moi » ! Énonciation d'un dire qui se différencie comme réponse face au mandat paternel : « Tu seras viril, mon kid. »

Les paroles font chanter un père qui pourrait tout aussi bien être la mère que la culture, précise Eddy de Pretto. Un père qui s'adresse, dans une injonctive virile, à son fils et anticipe ce qui serait une voix(e) déjà toute tracée.

« Tu seras viril, mon kid  
Je ne veux voir aucune larme glisser  
Sur cette gueule héroïque et ce corps tout sculpté  
Pour atteindre des sommets fantastiques  
Que seule une rêverie pourrait surpasser »

Excluant les airs féminins qui viendraient ternir, voire faire honte à l'idéal de puissance virile, l'injonctive paternelle dévoile le « contre-chant » d'un fils qui a la vertu d'ouvrir sur la part féminine de l'homme comme épreuve de sa vérité.

« Tu seras viril, mon kid  
Je ne veux voir aucune once féminine  
Ni des airs, ni des gestes qui veulent dire  
Et Dieu sait si ce sont tout de même eux les pires à venir  
Te castrer pour quelques vocalises  
Tu seras viril, mon kid  
Loin de toi, ces finesses tactiques  
Toutes ces femmes au régime qui féminisent vos guises  
Sous prétexte d'être le messie fidèle  
De ce fier modèle archaïque »

Puis, le discours paternel fait rapidement place au couplet retournant l'injonction virile en un « abus » de virilité :

« Virilité abusive  
Virilité abusive »

Abus. On dit d'un truisme qu'il est un *abus de langage*. On parle aussi d'un *abus de confiance*, désignant cet usage du « trop », soulignant l'excès. En revenant à son étymologie, on relève que le préfixe *-ab* signifie « qui s'éloigne de ». Un *ab-us*, c'est donc s'éloigner de l'usage, user complètement, soit l'évider de ce qui pourrait constituer un usage particulier, sa façon à soi, une invention à sa mesure.

La deuxième partie de la chanson explose comme une réplique, un pied de nez à l'idéal de puissance qui colle au fantasme de masculinité. Et le kid répond au père comme une échappée belle à ce qui pourrait être une souffrance masculine :

« Mais moi mais moi je joue avec les filles  
Mais moi mais moi je ne prône pas mon chibre  
Mais moi mais moi j'accélérerai tes rides  
Pour que tes propos cessent et disparaissent  
Mais moi mais moi je joue avec les filles  
Mais moi mais moi je ne prône pas mon chibre  
Mais moi mais moi j'accélérerai tes rides  
Pour que tes propos cessent et disparaissent »

Au-delà du caractère personnel de ces paroles que revendique l'artiste, le texte trouve un écho dans la clinique des hommes et dans cette difficulté pour *chaque-un* à s'accorder au phallus comme symbole et image, mais, au-delà, à régler son propre rapport au désir et à la jouissance.

Nous savons que pour l'homme, ce rapport n'est pas un long fleuve tranquille. Les affects qui peuvent survenir dans l'éprouvé de la castration ou de l'expérience de l'impuissance donnent de quoi relativiser cet idéal de virilité.

L'homme peut y croire, plus ou moins, mais aussi ne plus y croire quand l'effet de débandade le guette. Ce que l'expérience de la castration aura tôt fait de lui rappeler, c'est que le phallus se présente avant tout comme un signifiant et qu'à ce titre sa fonction symbolique s'accorde avec la logique du semblant. Ce dernier ne prémunit donc pas de la perte de l'image virile. À partir de ce point symptomatique, il s'agirait d'entrevoir la dimension de désir qui se tapisse derrière l'usage subjectif du semblant viril tout autant que celui de la parole d'homme.

Le rap de ce chanteur touche au sensible, à l'intime et au désir, c'est là son audace, sa puissance et sa force. Dans sa façon d'habiter les mots, Eddy de Pretto y est à plein, lui qui ne veut pas répondre d'un genre précis mais plutôt « se raconter et ce le plus justement possible » – ratant toujours ce qui est visé. Cela n'est pas sans rappeler ce dire de l'analyse qui « tricote » le signifiant à partir du réel dans le rapport que le sujet tisse au semblant de son être.

Voici la justesse qui donne le ton de ses mélodies, connotant la résonance de ce qui l'y intéresse. Juste résonance, fréquence propre.

À partir de ces justes mots – envers du mot d'ordre –, se dessine la question du « style » dans la langue singulière de ce rappeur. Indice du rapport singulier qu'un homme entretient à sa parole, une fois le deuil de la perte imaginaire dépassé.

Le style, dans son étymologie latine, fait référence au poinçon. Le terme antique, quant à lui, le ramène à cet objet inscrit aux origines de l'écriture puisque le poinçon, le style permettait de « tracer la pensée sur la surface de la cire ou de tout autre enduit mou ». Eddy de Pretto trace le sillon d'un style sur la surface d'un langage musical portant l'interrogation sur ce qui s'habite de l'écriture.

*Mots-clés : homme, castration, virile, masculinité.*

---

\*↑ Version augmentée à partir de celle publiée le 25 mars 2018 sur le site du Pôle 9 Ouest de l'EPFCL-France, [www.tupeuxsavoit.fr](http://www.tupeuxsavoit.fr)

*Kid* est un single d'Eddy de Pretto paru le 13 octobre 2017. Il est également présent sur l'album *Cure*, sorti en 2018 chez Initial Artist Services et Universal Music France.

1.↑ *If* est un poème de R. Kipling écrit en 1895, publié en 1910 dans *Rewards and Fairies*. Il est traduit en français par « Tu seras un homme mon fils ».

# JOURNÉES DE TRAVAIL

---



## Nadine Cordova

### L'inconscient, son actualité, sa complexité \*

« Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise. »

J. Lacan, 1967 <sup>1</sup>

Pour préparer cette intervention, le retour à Freud s'est bien sûr imposé. Et il y a de quoi se perdre. Car retourner à Freud, c'est retourner au destin d'un homme, à la naissance de la psychanalyse, et c'est entrer de plain-pied dans le concept d'inconscient. C'est un champ immense. Le titre laisse bien entendre la complexité de la tâche. Cette première intervention aura peut-être la marque de ma déambulation. Je reprends donc à mon compte ce que Lacan adressait aux psychanalystes en 1967 dans « La méprise du sujet supposé savoir » : « Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise <sup>2</sup>. » Si le thème d'aujourd'hui nous invite à penser l'inconscient, il nous engage logiquement à réfléchir sur la direction de la cure et sa visée. L'inconscient met donc les psychanalystes sur la sellette, d'origine si j'ose dire. Il ne faut pas oublier que Freud a changé le cours de l'histoire en proposant une théorie inédite sur le symptôme, une autre façon de traiter les mots et le corps. Il est impossible d'annuler l'impact de cette révolution même si la psychanalyse semble bien malmenée. Mais ne l'a-t-elle pas été dès le début ? L'inconscient doit bien en être la *raison* <sup>3</sup>.

#### Ouverture au réel

Si le concept d'inconscient est difficile à manier, nous pouvons tout de même avancer que la psychanalyse naît dans un certain contexte. Au temps de Freud, les effets de la science ont déjà imprégné le discours de l'époque. Lacan le soulignera maintes fois ; la science moderne est impliquée « au plus intime de la découverte psychanalytique <sup>4</sup> » et, par conséquent, j'ajouterai qu'elle est impliquée de fait dans la découverte de l'inconscient.

Il faudrait s'arrêter longuement sur le texte de 1965 « La science et la vérité » pour saisir le lien étroit qui unit l'homme Freud, la science, la psychanalyse et l'inconscient, sans oublier la place qu'occupe le sujet dans cette affaire. À ce titre, gardons en tête l'affirmation de Lacan : « Le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science <sup>5</sup>. » Cela fait bien sûr écho au cogito cartésien, qui met la raison au cœur du sujet. Lacan n'aura eu de cesse de reprendre la formule *je pense donc je suis* pour la détourner de sa logique au nom de la psychanalyse, c'est-à-dire au nom de l'inconscient : *là où je suis, je ne pense pas ; là où je pense, je ne suis pas*. Cela laisse entendre combien l'inconscient et le *je* sont à jamais séparés.

Freud en a eu l'intuition, et Lacan en a attrapé le fondement, le langage est la condition de l'inconscient. Cela lui fera dire que l'inconscient est structuré comme un langage, que l'inconscient, ça fonctionne et ça parle. Affirmation forte qui subvertit tout ce qui a pu être élaboré sur l'inconscient, et qui remet profondément en cause la conscience de ce que *je suis*, mais plus encore de ce que *je dis*. *Je m'échappe...* quand *je* parle, ça parle. Cela veut dire qu'au niveau de l'inconscient quelque chose est semblable à ce qui se passe au niveau du sujet, c'est-à-dire au niveau du conscient.

En outre, toute la complexité de la thèse lacanienne, c'est qu'il n'y a pas qu'un savoir inconscient qui se déchiffre, un sujet *je* supposé savoir ce que *je* pense, il y a du *savoir sans sujet* qui ne se déchiffre pas. Or, Lacan va évoquer un autre sujet, *le sujet de l'inconscient*, dont il dira que c'est le vrai. Comment comprendre ce paradoxe ?

Qu'est-ce que ce *savoir sans sujet* ? Ce n'est pas un savoir issu du *je* qui parle. Il faut rappeler que le sujet qui dit *je* est issu du miroir, mirage subjectif qui permet de se voir unifié en une image virtuelle et qui nous donne l'impression d'être un, un-versé. C'est d'ailleurs dans cette capture imaginaire que réside « la seule fonction homogène de la conscience <sup>6</sup> », avec le pendant de cette capture qui est la méconnaissance de ce *je*.

Le stade du miroir témoigne donc des effets d'effacement, de division du sujet. Encore faudrait-il définir de quel sujet il s'agit ici. C'est le sujet qui trouve sa condition dans l'Autre du langage, lequel recèle le trésor des signifiants. Le sujet est par définition effet du signifiant, il est représenté par un signifiant pour un autre signifiant <sup>7</sup>. Nous avons donc affaire à un sujet volatil, si je puis dire, pris dans la chaîne signifiante et le binarisme du signifiant. Seulement, la logique de la chaîne signifiante ne peut pas rendre *tout* compte des expériences.

Les avancées de Lacan concernant le signifiant vont nous permettre de penser la question du savoir sans sujet. Car dans ses dernières élaborations, il va articuler le signifiant à la jouissance, ce qui veut dire que va entrer en jeu le corps, là où il n'y a pas de sujet. Le signifiant a dans cette thèse une double fonction, il fait halte et *cause* la jouissance ! À la fin de son enseignement, Lacan parlera même de « sujet réel », lequel répond à l'inconscient réel que Lacan nommera parlêtre. Cela veut dire que la définition même du sujet en prend un coup.

Cela ne remet pas en question l'inconscient langage, celui qui défile à travers les dits dans la cure, qui se déchiffre pour justement défricher le terrain, assécher le sens. Le sujet analysant, puisque c'est de lui que je parle ici, pourra se cogner au mur du langage, à la limite du symbolique, faire une rencontre aux couleurs de réel. Et cette rencontre, le parlant ne peut pas la faire sans ce *je*, sans que se mêlent imaginaire et symbolique. Car c'est le sujet qui articule, parle de *ça parle*, qui peut dire quelque chose de ce qui lui arrive d'étrangeté, voire ce qu'il reçoit comme étranger. C'est le sujet qui ne sait pas toujours ce qu'il dit, et qui dit plus que ce qu'il veut dire. Et c'est le sujet encore qui éprouve du tourment, qui se sent parasité, envahi, étouffé... C'est encore lui qui éprouve le *sans sujet* ; éprouver serait-il un savoir qui exclut le sujet ?

*Le savoir sans sujet* serait-il en fin de compte le sujet de l'inconscient, plus exactement la manifestation du sujet réel ? Un savoir, comme ça... parle.

On pourrait entendre au fond *sans sujet* comme ce qui intéresse l'inconscient, ou bien encore comme la matière, l'objet de l'inconscient, en deux mots : ce que peut rencontrer l'analysant, *l'esp d'un laps*, hors chaîne... ça se balade. Le sujet de l'inconscient convoque donc aussi quelque chose de plus réel qui n'a rien à faire avec le symbolique ; des traces traumatiques qui encombrant le sujet, du trop, du non traité, voire du non traitable, qui concerne les mots et les maux du corps. Ce qui n'est pas pris dans les rets du langage, c'est *ça* qui tourmente, tourmentera toujours les sujets, car nous sommes des corps parlants. C'est pourquoi certains décident de se tourner vers des pys. Je laisse cette syllabe sans attache, à chacun de trouver sa suite. Et il y en a qui feront le pas de commencer une psychanalyse, soit ceux dont la souffrance engage leur inconscient.

### Retour à Freud inexorablement : du symptôme aux rêves

Tenons-nous justement au mot inconscient. Comme vous le savez, avant Freud, inconscient existait comme adjectif et substantif. *Das unbewusste* (qui est neutre en allemand), c'est le non-conscient, ce qui échappe

au conscient, la conscience obscure de l'âme, *l'in-noir* comme l'écrit Lacan <sup>8</sup>. On trouve ce vocable dans les travaux de philosophes comme Leibniz ou Théodore Lipps, que Freud cite en 1898 dans *La Naissance de la psychanalyse* <sup>9</sup>. Ce qu'il faut retenir, c'est que *conscient* et *inconscient* sont utilisés à cette époque dans une logique binaire. Ils restent descriptifs, évectifs et associés à la tradition du romantisme germanique, tradition développée très largement dans *Philosophie de l'inconscient* <sup>10</sup> du philosophe allemand Eduard von Hartmann. Sorti en 1869, l'ouvrage a connu un franc succès auprès des intellectuels. Freud y fera référence dans *La Science des rêves* <sup>11</sup>, mais on sent bien que ce dernier cherche déjà à se différencier de cette conception métaphysique et fourre-tout de l'inconscient, aux dires de Lacan <sup>12</sup>.

C'est certainement parce que Freud était au fait de toutes ces lectures que *l'inconscient* substantif apparaît déjà dans les *Études sur l'hystérie* <sup>13</sup> parues en 1895. Si Freud n'a pas encore théorisé l'inconscient à ce moment-là, il est déjà intrigué par l'énigme des symptômes hystériques. Il en cherche les ressorts.

### Hystérie

C'est donc d'abord à partir du matériel clinique que le médecin Freud tente de cerner les phénomènes hystériques. Ses observations le conduisent peu à peu à penser les symptômes comme une solution possible pour mettre à distance des conflits psychiques impossibles à négocier par le malade, tiraillé entre ce qui s'impose à lui et ce qu'exige la vie en société. Le symptôme serait la manifestation, le déguisement morbide de ce qui insiste chez le sujet. En outre, Freud repère que la guérison ne va pas de soi, et il se voit confronté aux phénomènes de résistance ; le symptôme protégerait-il le névrosé ? Quelque chose serait-il plus fort que le sujet ?

Freud va bientôt admettre que les forces psychiques qui s'opposent au changement sont celles-là mêmes qui ont provoqué le symptôme. L'hypothèse de l'inconscient prend forme conjointement au mécanisme de refoulement, refoulement pathogène, raté puisqu'il fait entendre par le symptôme une difficulté non résolue par le sujet. Le refoulement devient la « pierre d'angle » des névroses et le pilier sur lequel repose tout l'édifice de la psychanalyse. En revanche, le refoulé n'est qu'une partie de l'inconscient puisque, pour Freud, « tout le psychisme [est] d'abord inconscient <sup>14</sup> », « la qualité consciente s'y ajoute ou non », selon ses termes.

À partir de la résistance, Freud arrive à la conclusion suivante : « L'interprétation théorique de la coïncidence entre cette résistance et une amnésie conduit inévitablement à la conception d'une activité psychique

inconsciente qui est celle de la psychanalyse, et qui, en tout cas, diffère notablement des spéculations philosophiques sur l'inconscient <sup>15</sup>. » Freud s'éloigne définitivement des conceptions qui posaient « conscient et psychisme <sup>16</sup> » comme identiques, lui qui avait déjà écrit, dans *La Science des rêves*, « notre inconscient ». Je cite l'extrait : « Je dis à dessein "notre inconscient" car ce que nous appelons ainsi n'est pas l'inconscient des philosophes et n'est pas non plus celui de Lipps <sup>17</sup>. » Freud avait déjà l'idée que l'inconscient n'était pas le contraire du conscient. Lacan, dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, confirmera ce point, « l'inconscient freudien n'a rien à voir avec l'inconscient romantique <sup>18</sup> ». Lacan ira jusqu'à dire dans le compte rendu de *L'Acte analytique* que toutes « les -logies philosophiques, onto- théo-, cosmo-, comme psycho-, contredisent l'inconscient <sup>19</sup> », ce qui veut dire que la psychanalyse n'entre pas dans cette logique.

### Psychanalyse

À ce titre, je voudrais rappeler que Freud affirmera en 1909 que c'est en abandonnant l'hypnose que naît l'histoire de la psychanalyse <sup>20</sup>. Le terme de psychanalyse, quant à lui, est utilisé pour la première fois en 1896 dans un article très intéressant qui s'appelle « L'hérédité et l'étiologie des névroses ». Freud s'adresse aux disciples de Charcot « pour faire valoir [écrit-il] quelques objections contre la théorie étiologique des névroses transmises » par Charcot <sup>21</sup>.

Freud évoque alors sa nouvelle méthode sous le vocable de psychoanalyse (qu'il attribue d'ailleurs à Breuer). Pour la justifier, il soutient qu'il existe un lien étroit entre une expérience sexuelle vécue dans l'enfance et les symptômes hystériques. Il explique que l'« action posthume » du traumatisme resté jusqu'alors latent peut se réveiller dans l'après-coup d'un autre évènement en lien associatif avec le premier. Cette thèse justifie l'existence de l'inconscient et interpelle sur les effets de jouissance liée aux contingences de la vie, et à ce qui ne s'efface pas dans le temps.

### L'autoanalyse et les rêves

Si l'hystérie et les symptômes morbides ont pris une place importante dans la découverte de l'inconscient, il ne faut pas oublier la place qu'occupe l'autoanalyse de Freud dans ses avancées, et particulièrement la place de ses propres rêves. Car c'est aussi à partir des manifestations non pathologiques « que l'on peut sonder l'inconscient <sup>22</sup> ». « L'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique <sup>23</sup>. » Il faut bien comprendre que ce n'est pas le rêve qui est la voie

royale vers l'inconscient, mais bien l'interprétation. Ce qui change tout. Sans interprétation, sans les interprétations freudiennes, il n'y aurait pas de chemin vers l'inconscient. C'est bien à partir de là que Lacan a pu en saisir les rouages et le mettre au jour.

« On ferme les yeux, et les hallucinations se produisent. On les rouvre et l'on traduit ses pensées en paroles <sup>24</sup> », écrira Freud. Le rêve n'est pas l'inconscient, il n'est qu'une voie d'accès. Encore faudra-t-il qu'on dise, qu'on l'adresse. Avec le travail sur les rêves, le jeu du signifiant et ses lois sont plus tangibles, Freud ouvre tout simplement le champ de l'inconscient langage, lequel a maintenant une topique propre qui n'a plus rien à voir avec l'anatomie <sup>25</sup>.

À cet égard, je ferai une remarque. Les rêves ont toujours appelé l'interprétation, quelle qu'elle soit. Et *la clé des songes* continue de fasciner jusqu'aux scientifiques. Actuellement, les recherches autour des rêves restent florissantes. Des neurobiologistes s'accordent même sur le rôle du rêve, ce dernier permettrait d'accéder à une nouvelle compréhension de la conscience et de l'inconscient ! La théorie de l'inconscient serait admise, mais, loin d'exprimer nos seuls désirs, les rêves cacheraient une utilité profonde : ils seraient des exercices de simulation du monde réel, en vue de nous permettre d'y vivre ensuite. Une découverte qui bouleverserait radicalement la notion d'inconscient. Si la science cherche à objectiver, localiser au niveau du cerveau et interpréter, est-ce que cela annule l'objet de la psychanalyse, est-ce que cela change quelque chose à la découverte freudienne, et à sa suite les élaborations de Jacques Lacan sur l'inconscient ?

## Vers la clinique : son actualité

### Ça vacille

Si les symptômes hystériques et les rêves ont tracé la route vers l'inconscient, c'est en réalité tout ce qui est articulé au signifiant qui y mène, articulé à ce qui rate : actes manqués, lapsus, enfin toutes les formations de l'inconscient. Toutes ces formations ont en commun de provenir du même lieu, à savoir « l'Autre [...] lieu de cette mémoire que [Freud] a découverte sous le nom d'inconscient <sup>26</sup> ». Il ne s'agit donc pas de retrouver l'inconscient dans quelque profondeur que ce soit, mais de le repérer dans sa pluralité formelle, là où quelque chose échappe, vient faire coupure, trouvaille, énigme, surprise, horreur ! qui laisse le sujet inter-dit. L'inconscient se manifeste donc toujours à travers une *clocherie*, à travers quelque chose qui boite, un beug, ce qui témoigne de la structure de béance de l'inconscient. Et c'est bien à partir de ces phénomènes que Freud découvre l'inconscient <sup>27</sup>,

c'est là où ça vacille qu'il va le chercher. Lacan va même jusqu'à dire combien Freud est aimanté<sup>28</sup> par ces phénomènes.

C'est encore en 1909, dans l'article « L'inconscient », que Sigmund Freud fait le pas décisif. « On nous conteste de tous côtés le droit d'admettre un psychisme inconscient et de travailler avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'inconscient est *nécessaire et légitime*, et que nous possédons de multiples *preuves* de l'existence de l'inconscient<sup>29</sup>. »

Freud affirme enfin que l'objet de la psychanalyse repose bien sur les processus inconscients, repose sur l'inconscient. Ce dernier ne se fait connaître que quand il se traduit en conscience. C'est dans ce texte important que Freud élabore sa première topique, sa métapsychologie, où il inscrit et décrit l'inconscient avec ses caractéristiques. Ce que je retiendrai surtout de ce texte, c'est que le noyau de l'inconscient freudien est constitué de représentations pulsionnelles qui veulent décharger leur investissement par des « motions de désir ». Désir, ce qui veut dire que l'inconscient est noué à la libido, au désir sexuel refoulé, lequel ne peut pas apparaître à ciel ouvert. À suivre Lacan, le sexuel passe aussi à la moulinette du signifiant. Cela lui fera dire cette formule choc : « Votre désir a couché avec le signifiant. »

Pour résumer, relevons qu'avec le désir freudien on découvre l'inconscient *ça parle*. Ça parle du désir qui insiste et qui ne peut pas se taire. L'inconscient langage est inépuisable, il court comme le furet aspiré, animé par le manque dans l'Autre, il court sans jamais parvenir à couvrir le trou structural.

### *L'inconscient à ciel ouvert : quelques mots*

Je ne déplierai pas plus avant ce que Freud met en lumière dans ce texte, mais je voudrais rester un instant sur la dernière partie. Freud, après avoir avancé ses hypothèses, souligne que ce qu'il vient de développer reste obscur et confus. Il pense que, pour approcher de plus près « l'énigme de l'inconscient », il faudrait se tourner vers les psychonévroses narcissiques. Il me semble que Freud pressent que l'inconscient et le réel ont quelque chose à voir. Il considère donc que l'inconscient est plus saisissable à partir de la pathologie. On pense ici au psychotique comme martyr de l'inconscient, au sens où il s'agit d'un inconscient ouvert, d'un inconscient à fleur de terre, pour reprendre une expression du séminaire *Les Psychoses*. Le névrotique, quant à lui, est aussi un témoin de l'existence de l'inconscient, mais c'est un témoin couvert. Il faut aller chercher de quoi il témoigne, le déchiffrer, le dénicher dans son battement, au rythme du signifiant. Pour illustrer

l'inconscient à ciel ouvert, j'ai souhaité vous faire part de cette petite vignette clinique.

### *L'enfant et la voix*<sup>30</sup>

Il y a de nombreuses années, j'ai rencontré un petit garçon de 4 ans et demi qui est toujours resté dans ma mémoire comme un cas exemplaire, et plus que cela, il m'avait touchée. Je le rencontre d'abord comme voix. À l'école maternelle où j'exerce comme psychologue, j'entendais souvent une voix insistante et pénible qui interpellait sans cesse. Je me suis aperçue au bout d'un certain temps que c'était un petit garçon qui demandait qu'on l'écoute. Un jour, il m'a dit : « Je veux te voir. » Quand je le recevrai, il va parler justement d'une voix qu'il entend. C'est celle d'un bonhomme rouge qui lui parle dans la tête et lui donne des ordres ; il ajoute : « [...] j'ai cru que j'étais une lettre. [...] Tu sais chez moi j'ai entendu une voix [...] Je la reconnais. C'est un monsieur, il croit que je suis son copain. [...] il est aveugle... il m'embête plus, il est dans le ciel. [...] il veut pas arrêter. Il dit de dire des gros mots. » L'enfant est confus : parfois c'est lui qui parle, parfois la voix, parfois le bonhomme. Il se rend bien compte du caractère étrange de ces voix, de la présence énigmatique du bonhomme, sans pourtant remettre en doute ces phénomènes. « Tu sais y a toujours quelque chose qui ne va pas dans ma tête, le bonhomme rouge il dit : Je préfère manger ton cerveau. [...] Je l'entends juste dans ma tête. Il a une bouche bizarre même quand il sort le matin de ma tête, il vient pour manger mon cerveau, il veut nager dans mon cerveau. »

On saisit par ces quelques énoncés combien ce garçon est martyr de l'inconscient, et du signifiant. On y entend l'intime relation qui existe entre l'inconscient et le signifiant. Oui, « il doit nous suffire de poser que l'inconscient est. Ni plus ni moins<sup>31</sup> ».

Si je me suis intéressée à la naissance de l'inconscient comme concept, la dernière partie du texte de Freud m'a fait penser à la naissance à l'inconscient. Quand, comment *l'infans* naît-il à l'inconscient ? Y a-t-il des petits sujets qui ne vont pas naître à l'inconscient ? Dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », j'ai toujours été frappée par la formule de Lacan soulignant qu'« il faut qu'au besoin [...] s'ajoute la demande, pour que le sujet (avant toute "structure cognitive") fasse son entrée dans le réel<sup>32</sup> [...] ». Je laisse pour aujourd'hui cette question en suspens... Je m'interroge toutefois sur le statut de la demande chez ce petit garçon.



## Conclusion

### L'inconscient et le psychanalyste

On aura compris que l'inconscient se manifeste, ce qui m'a conduite à ouvrir une dernière porte pour conclure le travail d'aujourd'hui. Dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École du 9 octobre 1967 », Lacan propose d'écrire le mathème du transfert. Il y théorise l'entrée en analyse par le surgissement d'un signifiant manifestant l'inconscient, et sa mise en acte. Dans le déroulé des séances préliminaires, un signifiant peut venir surprendre le sujet. Ce signifiant a pour particularité d'être une formation de l'inconscient (lapsus, acte manqué, rêve mais aussi symptôme) qui vient se substituer aux mots de la plainte et des demandes qui jalonnent les entretiens préliminaires. Le sujet rencontre quelque chose qui cloche. Seulement, pour que la mise en route du transfert analytique soit opérante, l'ouverture à l'inconscient ne suffit pas, encore faut-il que cette *clocherie* s'adresse à l'analyste. « Les psychanalystes font partie du concept de l'inconscient puisqu'ils en constituent l'adresse <sup>33</sup>. »

*Mots-clés : inconscient, symptômes, rêves, signifiant.*

---

\* ↑ Intervention à la journée de travail du pôle 15 « Qu'est-ce que l'inconscient ? », organisée par Malone Cuchet et Bénédicte d'Yvoire à Valence le 19 janvier 2019.

1. ↑ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 31-41.

2. ↑ *Ibid.*

3. ↑ Résonance, son/cloche du rappel au travail. Orthographe du poète Francis Ponge. Terme repris par Lacan dans « Le savoir du psychanalyste ».

4. ↑ J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 234.

5. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits, op. cit.*, p. 858.

6. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 832.

7. ↑ Le signifiant n'est pas que verbal, c'est tout ce qui peut se structurer sous le mode du signifiant linguistique avec son caractère différentiel et ses lois.

8. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », art. cit., p. 830.

9. ↑ Théodore Lipps, philosophe allemand et professeur de psychologie à Munich, a fait de l'inconscient le concept de la psychologie. Voir S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 231.

10. ↑ E. von Hartmann, *Philosophie de l'inconscient*, vol. 1, Paris, L'Harmattan, 2008.
11. ↑ S. Freud, *La Science des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 520.
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 32.
13. ↑ S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 2002.
14. ↑ S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1950, p. 40.
15. ↑ S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966, p. 80.
16. ↑ S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse, op. cit.*, p. 40.
17. ↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1926 et 1967, p. 521.
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 32.
19. ↑ J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 376.
20. ↑ Cf. S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse, op. cit.*
21. ↑ S. Freud, « L'hérédité et l'étiologie des névroses », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1999, p. 47.
22. ↑ S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse, op. cit.*, p. 37.
23. ↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves, op. cit.*, p. 517.
24. ↑ S. Freud, *Naissance de la psychanalyse, op. cit.*, p. 355.
25. ↑ S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 79.
26. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 575.
27. ↑ Cf. S. Freud, « L'inconscient », dans *Métapsychologie, op. cit.*, p. 66.
28. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 27.
29. ↑ S. Freud, « L'inconscient », art. cit., p. 66. Lacan y fait écho quand il dit dans *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (op. cit., p. 24)* : « C'est elle [la linguistique] en tout cas qui nous assure qu'il y a sous le terme d'inconscient quelque chose de qualifiable, d'accessible et d'objectivable. » À nécessaire, légitime, preuves, Lacan répondrait qualifiable, accessible et objectivable.
30. ↑ « Ces voix que les enfants disent entendre », soirée des cartels, Paris, 12 février 2010, *Mensuel*, n° 51, Paris, EPFCL, avril 2010, p. 38.
31. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 432.
32. ↑ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 654.
33. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », art. cit., p. 834.

## Frédéric Pellion

### Fonction et champ de l'objet voix en langue des signes Questions et hypothèses \*

« Mettre la voix sous la rubrique des quatre objets dits par moi petit a, [c'est] la revider de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait. »

Jacques Lacan <sup>1</sup>

1. Les langues des signes ont attendu les années 60 du vingtième siècle pour se faire admettre, par la science linguistique, comme des langues de plein droit <sup>2</sup>.

Peut-être aussi car le fondateur de cette science, Ferdinand de Saussure, en définissant le signifiant comme l'« image *acoustique* » (arbitrairement) associée à un concept <sup>3</sup>, semblait exclure tout autre canal sensoriel, donc.

Dans les langues vocales, la succession des signifiants dans le temps départage nettement l'axe *diachronique*, dans lequel s'ordonne le discours effectivement tenu, de l'axe *synchronique*, selon lequel se diffractent ses possibilités significatives.

Et nous savons le profit que Lacan, en parlant, par exemple, de « point de capiton <sup>4</sup> » et de « rétroaction de l'effet de sens <sup>5</sup> », a tiré de ce partage.

\*

2. Les langues signées, elles, se déploient non seulement dans le temps, mais aussi dans les trois dimensions de l'espace – avec au demeurant des contraintes précises, et des limitations, quant à l'usage fait de celui-ci. C'est donc avant tout la pulsion scopique, en tant que connectée à la vision et à l'espace, qu'elles paraissent mettre en jeu.

Mais les deux objets regard et voix, loin de s'opposer, s'enchevêtrent et se complémentent. L'un comme l'autre, en effet, ont partie liée avec la division du sujet par le désir, qui redouble celle qu'il doit au signifiant <sup>6</sup>.

Le désir, en effet, confronte le sujet à un « rien de sûr <sup>7</sup> ». L'objet regard nourrit alors le désir de savoir qui y répondra, quitte à supposer à l'Autre une « puissance » quant à la cause <sup>8</sup>. Puissance ultime, dont la compacité tantôt le sidère, tantôt le méduse <sup>9</sup>.

La voix, elle, est plutôt principe de mouvement, par lequel le désir pour cet Autre rêvé se renverse, *via* ce qui trouve à s'en énoncer, en question sur son manque, soit sur son désir <sup>10</sup>. Selon que celui-ci est plus ou moins énigmatique, évanescent, qu'il est marqué ou non par la castration, cet objet voix prend des consistances variées, allant de la « voix du dedans » de l'impératif – bel exemple de la perméabilité du sujet à cet objet – aux « voix égarées de la psychose <sup>11</sup> », en passant par cette *présentation* qui nous fait identifier qui nous appelle au téléphone avant qu'il n'ait rien dit, ou le timbre singulier de tel(le) interprète d'opéra <sup>12</sup>.

Car, fondamentalement, l'objet voix « résonne » dans, et avec, le « vide » du « manque de garantie de l'Autre <sup>13</sup> ». Un premier nom, sans autre raison, sort de ce vide. Lacan le rapproche de la première identification de Freud et de l'introjection <sup>14</sup> de Ferenczi <sup>15</sup>, puis l'appelle S1. Cette articulation primordiale découpe la masse sonore à la façon dont le « phonème zéro » s'oppose « à l'absence de tout phonème quel qu'il soit <sup>16</sup> ».

Cet objet vocal – on a tendance à l'oublier <sup>17</sup> – est la première forme de son objet *a* que Lacan isole. Il en est comme le prototype. Certains de ses aspects se retrouveront ainsi en chacun des autres objets *a* : sur le versant référentiel, le sujet s'y reconnaît comme intéressé, et, à la limite, se sait l'être, tandis que sur le versant libidinal, son aptitude à animer de désir <sup>18</sup> le monde sensible extériorise sa fonction subjective. Ce que Lacan résumait ainsi, déjà en 1959 : « L'objet *a* est le support que le sujet se donne pour autant qu'il défaille <sup>19</sup>. »

\*

3. Mais, à la différence des autres objets *a*, l'objet voix est organiquement lié avec les pouvoirs, et les performances, de la parole : « Le langage ne peut fonctionner qu'en mettant en dehors de ses possibilités d'articulation un certain objet, celui, justement, que Lacan désigne par la lettre *a*. Non sans raison : puisqu'il s'agit de l'objet requis pour que le langage puisse, avant toute parole, se mettre en marche <sup>20</sup>. »

Je ferai donc quelques hypothèses sur la possibilité de ménager une place, dans les langues des signes, à un objet qui serait équivalent à l'objet voix. « Donner à voir », certes, mais « tout en disant », précisait Christian Cuxac <sup>21</sup>.

\*

4. On nomme parfois « chirèmes » les unités minimales distinctives du signe visuel <sup>22</sup>. Ils s'inscrivent, comme les phonèmes des langues orales, dans un ordre fermé et dans des relations oppositives les uns avec les autres.

Du point de vue strictement physique, le passage d'un signe à l'autre dans un discours signé s'effectue selon la même continuité que le passage d'un phonème à l'autre dans le discours oral. On peut d'ailleurs montrer que, de même que le son suivant colore déjà le son présent, le signe à venir influe sur la réalisation physique du signe actuel. Le signal, sonore ou visuel, est donc, *en lui-même*, continu, et c'est seulement son « entendre », c'est-à-dire le sujet qui le reçoit, qui y introduit de la « coupure <sup>23</sup> » – en y greffant, par anticipation, les oppositions langagières qu'il a à sa disposition : phonologiques (ou, dans le cas des langues des signes, chirologiques <sup>24</sup>), mais aussi sémantiques.

L'option d'un Roman Jakobson pour aborder le langage à partir de sa réception plus que de sa production <sup>25</sup>, c'est-à-dire pour dissocier son et sens <sup>26</sup>, est donc cruciale. Or, cette option est aussi celle de Lacan : le signifiant lacanien est – pour le dire vite <sup>27</sup> – une unité de signification agissant actuellement sur, et pour, un sujet singulier, lequel, dès lors, n'a plus rien à voir avec les sujets abstraits, plus ou moins transcendants, qui jalonnent l'histoire de la philosophie...

Cette option, je le note en passant, est parfaitement cohérente avec celle du même Lacan – et de quelques autres – quant à l'autonomie du langage et ses aptitudes créatrices <sup>28</sup>, tant vis-à-vis de l'organisme, dont il organise certaines fonctions, y compris non directement culturelles – la perception, par exemple <sup>29</sup> –, que sur la matière inerte, qu'il sait contraindre à se condenser en certains des objets, dits techniques, peuplant le monde <sup>30</sup>.

\*

5. Nous arrivons, avec cette polarité production/réception, à une autre fonction de l'objet vocal, celle du passeur : « Dans le signifiant pleinement développé qu'est la parole... il y a toujours un passage, c'est-à-dire quelque chose qui est au-delà de chacun des éléments qui sont articulés et qui sont de leur nature fugaces, évanouissants. [...] C'est ce passage de l'un

à l'autre qui constitue l'essentiel de ce que nous appelons la chaîne signifiante, et ce passage en tant qu'évanescence, c'est cela même qui fait voix <sup>31</sup>. »

Passage, donc, d'un signifiant au suivant, selon les règles de la contiguïté métonymique, qui, à défaut de produire des effets de sens, crée du manque, du désir et de l'objet <sup>32</sup>. Mais aussi passage d'un message, toujours incertain et sujet à réajustements, entre deux interlocuteurs. Ductilité, enfin, de la chaîne signifiante, qui peut aussi bien se continuer de « l'un à l'autre », *D'un Autre à l'autre* <sup>33</sup>, et faire pacte.

L'objet vocal, cette « partie » du message qui est « élidée car proprement libidinale <sup>34</sup> », est donc étroitement lié avec ce que Lacan appelle d'abord le « style <sup>35</sup> », puis plus tard le « dire <sup>36</sup> », en tant que l'un et l'autre font partage.

Ces effets du style sont aussi efficaces en langue signée qu'en langue acoustique, et renseignent également, dans les deux cas, sur la situation clinique du locuteur <sup>37</sup>.

\*

6. Une des originalités de la pulsion invocante est d'avoir deux sources anatomiques : la bouche qui articule le message, et l'oreille qui le reçoit. Cette particularité, qui redouble la division du sujet d'une désolidarisation entre *appeler* et *entendre*, impose de remanier le schéma du *Séminaire XI*, selon lequel le trajet pulsionnel part de la source *et y revient* en faisant le tour de l'objet <sup>38</sup>.

Quelques figures possibles de ce remaniement sont explorées par Erik Porge dans ses *Voix de l'écho* <sup>39</sup>. Par exemple, ses deux sources induisent à tracer le trajet de la pulsion comme un *double tour* autour de l'objet, selon le schéma du huit intérieur dont Lacan se sert pour illustrer la différence à soi-même constitutive du signifiant <sup>40</sup>.

On trouve dans ce livre, par ailleurs, plusieurs arguments à l'appui de la remarque selon laquelle la pulsion invocante – contrairement, par exemple, à la pulsion scopique – « va » essentiellement « vers l'Autre <sup>41</sup> » – expression par laquelle, il me semble, Lacan suggère qu'elle n'en revient pas nécessairement ; ce qui requiert, de fait, de penser un stade de l'écho distinct du stade du miroir.

Or, on retrouve cette duplicité des sources, et la topologie qu'elle induit, dans les langues des signes : l'émission de la parole signée est contrôlée par la sensibilité profonde, proprioceptive et kinesthésique, tandis que sa bonne réception est confiée à l'œil.

Trajet complexe dans lequel quelque chose ne peut manquer de se perdre en se confiant, hors réciprocité, à qui écoute. « À bon entendre, salut <sup>42</sup> ! »

\*

7. Dans le cas général, celui qui parle s'entend lui-même parler, mais entend un premier autre lui-même dans la réponse qu'il obtient de l'autre, et un autre encore dans le silence de qui ne lui répond pas. De sorte qu'il suffit de parler en cherchant à *dire* pour mettre à mal le mythe de l'identité à soi-même. Un analysant débutant, entendant, appliqué mais très désireux de savoir ce qu'il faisait là, me disait un jour : « Peut-être, finalement, qu'ici je paie pour m'entendre parler. » C'était déjà dire deux choses importantes : (1) que « s'entendre parler » est un enjeu qui en vaut la peine, et (2) qu'on n'entend pas parler le même « s' », le même *Es*, dans la cogitation solitaire et en présence d'un autre, fût-il muet. « S'entendre parler » ouvre la voie pour rejoindre un « dire ».

Je pense ce simple fait absolument déterminant pour les réaménagements économiques, libidinaux et pulsionnels, que suscite la déficience auditive. En effet, une personne sourde peut être parfaitement rééduquée en langue vocale, c'est-à-dire être devenue tout à fait intelligible pour l'Autre, il n'en reste pas moins qu'elle va peut-être demeurer dans une grande difficulté s'agissant de ce « se faire entendre ».

Une langue des signes, qui, même maladroite, lui permettra de toucher à ce troisième temps, réfléchi, de la pulsion invocante <sup>43</sup>, pourra alors être préférée, et préférable.

\*

8. Je terminerai, sans conclusion, par quelques mots concernant « lalangue ».

Le premier emploi que fait Lacan de ce néologisme, dans *Le Savoir du psychanalyste*, est amené par la remarque qu'un langage, au sens de la linguistique, est l'« ensemble des points communs entre les lalangues » de ses locuteurs <sup>44</sup>. « Lalangue » renvoie donc à un ensemble significatif beaucoup plus vaste, beaucoup plus divers, que l'étroit faisceau d'oppositions pertinentes qui subsiste, une fois celui-ci établi, au sein d'un langage donné.

L'année suivante, Lacan en tirera cette conséquence : « Lalangue, [en terme... de savoir], [...] articule des choses qui vont beaucoup plus loin que tout ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé <sup>45</sup>. »

Ce savoir, inconscient, organise la jouissance en « distribution du plaisir dans le corps <sup>46</sup> » : « Lalangue, cette jouissance [opaque du corps], [elle] la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du *a*, est l'objet [...] dont il n'y a pas d'idée [...] sauf à le briser [...], auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés <sup>47</sup>. »

Vous l'avez remarqué, rien, dans tout cela, ne permet d'affirmer que Lacan rapporte la portée civilisatrice de *lalangue* à la seule expérience de l'entendu. Bien au contraire, il semble ici rejoindre Freud, qui ne méprisait aucun des canaux sensoriels quand il faisait l'inventaire des stimulations qui font le soin de la mère, et le nourrisson son « objet sexuel total <sup>48</sup> ».

Il n'est donc pas absurde de prétendre, comme le fait par exemple André Meynard <sup>49</sup>, que des parents entendants puissent transmettre à leur enfant sourd un appétit pour le langage, même si cet appétit s'exprime préférentiellement, par après, en langue des signes. D'autant que la compétence précoce des nourrissons, y compris entendants, pour les langues des signes, est aujourd'hui attestée <sup>50</sup>. Sauf que cette transmission est peut-être davantage celle du « désir de signifier » que du seul « désir de signer <sup>51</sup> ».

*Mots-clés : langues des signes, pulsion (invocante), objet a.*

---

\* ↑ Intervention à la journée de travail du 26 janvier 2019 organisée par Léla Chikhani, du Forum du Champ lacanien du Liban.

1. ↑ J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, Paris, 1975, p. 177-203. Transcription inédite de Patrick Valas, d'après les enregistrements.

2. ↑ W. Stokoe, « Sign language structure : an outline of the visual communication systems of the american deaf », reprint *Journal of Deaf Studies and Deaf Education*, 10, 2005, p. 3-37.

3. ↑ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972.

4. ↑ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 805.

5. ↑ *Ibid.*, p. 838.

6. ↑ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 219.



7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, L'Identification*, inédit, leçon du 21 mars 1962. Voir F. Pellion, « Qu'est-ce qu'une névrose ? », *Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 7, 2006, p. 20-23.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 338.
9. ↑ A. Didier-Weill, *Les Trois Temps de la loi*, Paris, Seuil, 1995 ; *Lila ou la lumière de Vermeer*, Paris, Denoël, 2005.
10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, L'Identification*, inédit, leçon du 22 mai 1963.
12. ↑ M. Poizat, *L'Opéra ou le cri de l'ange, Essai sur la jouissance de l'amateur d'opéra*, Paris, Métailié, 2001.
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 318.
14. ↑ S. Ferenczi, « Transfert et introjection », tr. fr. dans *Psychanalyse*, t. I., Paris, Payot, 1968, p. 93-125.
15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 97, 161.
16. ↑ R. Jakobson et J. Lotz, (1949), « Remarques sur la structure phonologique du français », tr. fr. dans R. Jakobson et C. Lévi-Strauss, *Correspondance 1942-1982*, Paris, Seuil, 2018, p. 411-422.
17. ↑ E. Porge, *Voix de l'écho*, Toulouse, Érès, 2012.
18. ↑ « Cet objet comme perdu aux différents niveaux de l'expérience corporelle où se situe la coupure [...] est [...] le substrat authentique de la fonction comme telle de la cause. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 249.
19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2012, p. 434.
20. ↑ M. Safouan, « L'élaboration du concept de l'objet a à travers l'histoire des théories psychanalytiques », *Mensuel*, n° 18, Paris, EPFCL, 2006, p. 115-126.
21. ↑ C. Cuxac, *La Langue des signes française. Les Voies de l'iconicité*, Paris, Ophrys, 2000.
22. ↑ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, *op. cit.*
23. ↑ J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 817.
24. ↑ F. Pellion, « Objet voix et surdité », *Les Lettres de la SPF*, n° 40, Paris, 2018, p. 205-211.
25. ↑ R. Jakobson et C. Lévi-Strauss, *Correspondance 1942-1982*, *op. cit.*, p. 411-422.
26. ↑ R. Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.
27. ↑ Cf. pour plus de développement F. Pellion, « Dix pas de sens », *Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 16, 2015, p. 70-76. Aussi, F. Pellion, « Quelques considérations à propos de la notion de "métaphore délirante" », *Essaim*, n° 38, Toulouse, Érès, 2017, p. 35-42.
28. ↑ F. Pellion, « Si vous voulez... », *Essaim*, Toulouse, Érès, n° 42, printemps 2019, à paraître.
29. ↑ J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 532-533.
30. ↑ Voir par exemple J. Lacan, « Alla scuola freudiana. Conférence à Milan du 30 mars 1974 », dans *Lacan in Italia 1953-1978 En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 104-147 ; J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, *op. cit.*, p. 177-203.
31. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 343.
32. ↑ J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 515.

33. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.
34. ↑ J. Lacan, *Autres écrits, op. cit.*, p. 219.
35. ↑ J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 10.
36. ↑ M. Menès, « Que dire ? », *Mensuel*, n° 110, Paris, EPFCL, 2016, p. 13-18.
37. ↑ F. Pellion, Coordination de l'ouvrage collectif *Surdité et souffrance psychique*, Paris, Ellipses, 2001 ; C. Clouard, N. Farges, F. Pellion, M. Roux et D. Seban-Lefebvre, « Enfants et adolescents sourds et malentendants : situations à risque psychique », dans *Encyclopédie médico-chirurgicale. Psychiatrie*, Paris,  ditions scientifiques et médicales Elsevier Masson SAS, 2011, actualisation 2018, p. 37-208-A-20 ; F. de Pecoulas, F. Pellion, B. Rossignol et S. Vallet, « Soin psychique des adultes sourds et devenus sourds », dans *Encyclopédie médico-chirurgicale. Psychiatrie*, Paris,  ditions scientifiques et médicales Elsevier Masson SAS, 2011, actualisation 2017, 37-677-A-50.
38. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 155.
39. ↑ E. Porge, *Voix de l'écho, op. cit.*
40. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, L'Identification, op. cit.*
41. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 178.
42. ↑ J. Lacan, * crits, op. cit.*, p. 252.
43. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 178.
44. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Le Savoir du psychanalyste*, inédit, leçon du 4 novembre 1971.
45. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.
46. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 224.
47. ↑ Pour de plus amples développements, cf. F. Pellion, « Quelques remarques sur "lalangue" et sur le cas particulier de la surdité prélinguale », *Essaim*, n° 29, Toulouse,  r s, automne 2012, p. 51-67.
48. ↑ S. Freud, *Œuvres complètes*, tome VI, Paris, PUF, 1988, p. 161.
49. ↑ A. Meynard, *Soigner la surdité et faire taire les Sourds, Essai sur la médicalisation du Sourd et de sa parole*, Toulouse,  r s, 2010.
50. ↑ C. Hage, B. Charlier et J. Leybaert, *Compétences cognitives, linguistiques et sociales de l'enfant sourd*, Louvain, Mardaga, 2006.
51. ↑ A. Meynard, *Soigner la surdité...*, *op. cit.*, p. 40. Sur ce point, cf. aussi F. Pellion, « La parole des sourds à l'heure de l'économie de marché », *Essaim*, n° 27, Toulouse,  r s, octobre 2011, p. 129-134.

AUTRE TEXTE

---

## Adèle Jacquet-Lagrèze

### *Ricercar della primavera* D'un langage « universel » à une écoute singularisante

Pourquoi donc écrire sur la musique dans une revue de psychanalyse, alors que son fondateur, Freud, y était réticent, se méfiant de ce qu'elle suscitait en lui et de ce dont il n'avait pas la maîtrise <sup>1</sup> ?

Peut-être, justement, pour s'affronter à ce qui de la matérialité de ce langage dit « universel » vient toucher tout corps parlant sans qu'il ait à le comprendre.

Lacan, s'il n'a fait que de très rares références directes à des musiques ou musiciens, s'est approprié un certain nombre de leurs signifiants, utilisés dans des perspectives de métaphores plus ou moins construites. C'est le cas par exemple de la partition, du leitmotiv ou de la mélodie <sup>2</sup>. Mais au-delà du vocabulaire, c'est son attention à la motérialité du langage, à la scan-sion, au silence et au concept de *lalangue* qui fait de lui un musicien qui s'ignorait peut-être.

Je partirai dans ce bref *ricercar* de l'idée de la partition et de son système de portées qui permettent d'écrire la musique occidentale à partir de la Renaissance. L'accolade permet de représenter les différentes voix jouées simultanément dans des rapports précis de rythme et d'harmonie. Cette partition qui contient l'ensemble des voix s'appelle un conducteur, car elle permet au chef d'orchestre (*conduttore* en italien, *conductor* en anglais) ou au musicien curieux de saisir le tout (*Tutti*), d'avoir une vue pratique des différentes parties. Lacan va se référer à la partition par analogie à la superposition des voix reliées par des liens singuliers. De fait, la langue parlée se divise, comme il l'a représenté dans son graphe du désir, entre énoncé et énonciation, reliant les plans conscient, préconscient et inconscient.

Mais ce qui dans la langue parlée deviendrait, dans une matérialité synchronique, bruit, cacophonie, peut en musique être entendue, car ce qui y est à entendre se situe dans la superposition des intervalles de temps et

de vibration. Alors que « dire une chose et son contraire », « parler en même temps » sont des expressions paradoxales : on ne peut parler en même temps qu'à ne plus parler, si parler au sens qui nous importe implique toujours l'adresse et donc la possibilité d'être entendu ; de même, « dire une chose et son contraire » ne peut exister dans le langage qu'à s'alterner, ou à s'interpréter, le « et » ne pouvant être inclusif que par la pensée.

La musique, au contraire, de s'affranchir de toute signification, peut tisser une harmonie complexe, qui, pour celui qui s'instruira de la grammaire de son code, accédera à une richesse insoupçonnée. Les voix qui la composeront non seulement seront différentes, mais se tisseront dans des rapports qui impliquent des sens divers, multiples et synchroniques.

Au contraire de l'image ou de la parole qui imposent une juxtaposition de leurs différents plans, la musique les imbrique et les fait exister par leur superposition. On peut ainsi entendre des phrases où différentes mélodies s'exposent en miroirs (cf. les canons rétrogrades, où une voix émet une mélodie et l'autre voix émettra celle-ci en partant de la dernière note vers la première ; ou bien le canon par renversements d'intervalles, où la première voie qui commencerait par une tierce ascendante verrait sa deuxième voix commencer par une tierce descendante, etc.). La musique peut également faire entendre simultanément des rythmes qui se contrarient, comme dans la polyrythmie qui superpose des rythmes aux accentuations non synchronisées (du « hoquet » de la musique médiévale au *Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky en passant par Mozart, ou aussi bien dans le heavy metal – cf. le groupe Meshuggah –, ou bien encore dans la plupart des musiques traditionnelles, où les rythmes peuvent aller jusqu'à une contramétrie, antinomique à la « nature » humaine prompte à se synchroniser à une pulsation entendue ou ressentie<sup>3</sup>). Ainsi, la musique peut toucher le corps par des impulsions contradictoires, exprimer des tons et des émotions variés de manière synchronique, ayant effet d'affect difficilement symbolisable, la pensée usant de canaux structurellement différents.

La langue impose la patience d'une écoute diachronique sur une phrase entière. Cette attention, bridée par les rails du temps, fait perdre parfois la complexité de la polyphonie dans ce qu'elle met en tension aux niveaux tonal et rythmique, support d'affects, et que véhicule la langue au-delà des signifiants (par exemple : complexité de l'ambivalence, des discordances suscitées par le refoulement ou la forclusion). Lacan aura mis en garde ceux qui voudraient, inquiets de cette perte, ne s'intéresser plus qu'aux inflexions de la voix, enveloppe imaginaire du langage, comme aux positions du corps<sup>4</sup>, pour la raison, justement, qu'en tant que langage

universel, la musique ne dit rien. Ainsi, prêter attention à cette musique implique la subjectivité et le savoir du *percipiens*, bien plus qu'une signification du *perceptum* <sup>5</sup>.

Pour saisir ce biais de l'interprétation de l'auditeur, on peut prendre par exemple le guide des tonalités et des affects d'après quatre compositeurs entre 1600 et 1750. On perçoit que, si certaines tonalités semblent univoques dans ce qu'elles devraient susciter – par exemple, ré majeur évoque un ton guerrier et joyeux de victoire aussi bien à M.-A. Charpentier (*Règles de composition*, Paris, 1690), qu'à Johann Mattheson (*Das Neu-eröffnete Orchestre*, Hambourg, 1713) ou C. F. D. Schubart (*Ideen zu einer Ästhetik der Tonkunst*, Vienne, 1806) –, d'autres au contraire vont être particulièrement singulières – par exemple, mi b majeur sera « cruel et dur » pour Charpentier, « très pathétique » pour Mattheson et le « ton de la dévotion, de la conversation intime avec Dieu, expression de la Trinité avec ses trois bémols » pour Schubart <sup>6</sup>. Et ces différences de ton dans l'intentionnalité évocatrice du compositeur ne subsumeront pas la diversité des réceptions ! Car la musique ne dit rien, mais laisse tout entendre. Tout ce que chacun voudra y mettre, enveloppes imaginaires et symboliques qui à son insu créeront une vérité d'écoute singulière le représentant comme sujet.

Si la musique ne signifie rien, l'écoute d'un sujet façonne, par contre, son rapport à l'Autre musical, prêt à projeter dans un ton ou un rythme l'amour ou la haine, la joie ou la tristesse, la plénitude ou la violence qu'il porte en lui. Bien sûr, plus une musique sera connue dans son code, et moins elle laissera l'auditeur, alors aliéné à un savoir, libre de créer le champ de son écoute. Pour chacun, chaque musique portera les traces de la création de son entendement singulier : qui aura entendu telle musique en tel lieu, à tel moment de sa vie, en telle compagnie, et selon tel savoir antérieur à la musique, créera un réseau de sens qui lui sera propre et portera dans son écoute une vérité singulière, irréductible au langage musical (cf. le témoignage de B. Nominé pour qui les airs *Darling Clementine* et *On the Sunny Side* avaient une valeur particulière et qui dans un moment singulier qu'il avait pu analyser, s'étaient invités dans sa mémoire à se fredonner malgré lui <sup>7</sup>). L'analyse du rapport à une musique peut ainsi révéler, par association, des signifiants qui se seront greffés dans l'écoute première ou réitérée d'un *perceptum* particulier. De cette musique sans signification *a priori*, l'analyse pourra construire le sens de la manière singulière dont le sujet se sera laissé affecter par elle, effet de vérité absolument singulier.

Que me chantes-tu là ? N'est-ce pas cela que l'on dit à quelqu'un qui nous ment, ou dont on ne veut admettre le message ? Ainsi, le chant brouille

la signification éventuellement voulue par l'émetteur, et rend libre l'auditeur-récepteur d'entendre son propre message sous forme inversée, comme dans l'hallucination auditive. Ce n'est ainsi peut-être pas un hasard si les personnes particulièrement sensibles à leur automatisme mental disent avoir besoin de la musique pour s'apaiser. En effet, par ce perceptum libre de toute signification, le sujet pourra couvrir, parfois un temps, l'intrusion des voix extérieures et intérieures, noyées par la polyphonie choisie.

Si la musique peut paraître un langage universel, ce serait donc non pas en tant que langue compréhensible par tous, mais bien grâce au pouvoir, pour tout perçipiens, de créer un réseau de sens, borroméennement noué, entre jouissance du corps touché *via* l'ouïe et les récepteurs aux vibrations, et imaginaire des différentes associations plus ou moins conscientes et symbolisées d'affects et de représentations. Tissage de signifiants associés à une musique qui sera donc porteuse de sa vérité, créée dans son écoute la plus singulière qui soit. Vérité qui s'oublie pour celui trop savant, qui se branche alors sur le savoir commun de cette langue, ou pour celui, comme Freud, qui se défend d'écouter ce qu'il ne peut relier à un savoir scientifique, extérieur à lui, refoulant cette troublante vérité hors sens, dont la jouissance peut résonner parfois d'une insupportable inquiétante étrangeté.





*Mots-clés : lalangue, musique, interprétation, écoute créative*

---

1. ↑ S. Freud, « Le Moïse de Michel-Ange » (1914), dans *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 87. « Pour la musique, je suis presque inapte à la jouissance. Une disposition rationaliste ou peut-être analytique, regimbe alors en moi, refusant que je puisse être pris sans en même temps savoir pourquoi je le suis et ce qui me prend ainsi. »

2. ↑ J. Lacan, « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 370-371.

3. ↑ M. Chemellier, J. Pouchelon, J. André et J. Nika, « La contramétricité dans les musiques traditionnelles africaines et son rapport au jazz », *Anthropologie et sociétés*, vol. 38, n° 1, Québec, université Laval, faculté des sciences sociales, département d'anthropologie, 2014, p. 105-137.

4.  J. Lacan, « Variantes de la cure type », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 337 : « À fuir en effet l'en-deçà de la raison de ce discours, on le déplace dans l'au-delà. Si le discours du sujet pouvait, à la rigueur et à l'occasion, être mis entre parenthèses dans la perspective initiale de l'analyse pour la fonction de leurre, voire d'obstruction, qu'il peut remplir dans la révélation de la vérité, c'est au titre de sa fonction de signe et de façon permanente qu'il est maintenant dévalué. Car ce n'est plus seulement qu'on le dépouille de son contenu pour s'arrêter à son débit, à son ton, à ses interruptions, voire à sa mélodie. Toute autre manifestation de la présence du sujet semble bientôt lui devoir être préférée. »
5.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 532.
6.  [http://www.musebaroque.fr/MB\\_Archive/Documents/tonalites.htm](http://www.musebaroque.fr/MB_Archive/Documents/tonalites.htm)
7.  B. Nominé, « Darling Clementine : la musique et ses rapports au langage », *Musique et psychanalyse*, revue *Pli*, hors-série, CCPO et FCLPO, actes de la journée du 3 mars 2012.



## BILLET D'HUMEUR

---

## Patrick Valas

### Davidoff avec Lacan

Pour affirmer la réalité, contre la légende des « cigares tordus » de Lacan, ce sont des Culebras de chez Davidoff.

J'en ai offert un coffret à Lacan.

Des Havanes, qui se présentent en tresse de trois cigares.

Très costauds à fumer... J'ai essayé à l'époque en 1970, à la troisième bouffée, j'ai eu un vertige et j'ai failli m'évanouir.

Je ne m'en suis pas vanté auprès de lui, je savais que j'avais commis un sacrilège, et j'avais eu peur, s'il l'avait su, qu'il augmente le prix de mes séances.

Davidoff à l'époque, dans son magasin merveilleux, avec tous ces parfums et volutes de fumée de tabac, à Genève où je suis venu les acheter, m'avait pourtant prévenu en me disant : « Ne fumez pas ça vous-même, c'est trop fort pour vous ! »

Alors il m'a offert un long cigarillo couleur tendre de caramel au goût de miel poivré et m'a donné le nom d'un restaurant où manger une fondue locale, avec un bon vin de Faugères, après quoi il m'a recommandé de prendre un café et d'allumer alors ce cigare – avec une allumette spéciale, surtout pas un briquet à gaz – pour le fumer le plus lentement possible en soufflant la fumée vers le haut, la bouche ouverte en trompette, et les paupières mi-closes...

Et Davidoff d'ajouter : « Fumez-le en pensant à moi. »

Une odeur divine envahissait la salle du restaurant, un silence religieux se faisait, tous les clients, les serveurs et le patron s'immobilisaient en silence, me scrutant avec envie et admiration, comme si j'étais le messager de Davidoff, dont ils avaient reconnu la signature... pour ce moment magique...

Après quoi je me suis endormi sur place... Quand on m'a réveillé deux heures plus tard, j'étais seul dans la salle... pas un bruit.

Le Patron m'a accompagné vers la sortie, m'indiquant le chemin de mon hôtel... et puis il m'a dit : « Merci Monsieur ! »...

Le lendemain je me suis aperçu qu'il ne m'avait pas fait payer mon repas.

---

# Bulletin d'abonnement

## au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

### Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

### **Frais de port en sus :**

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)